

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

11<sup>ME</sup> ANNEE, No 531—SAMEDI, 7 JUILLET 1894

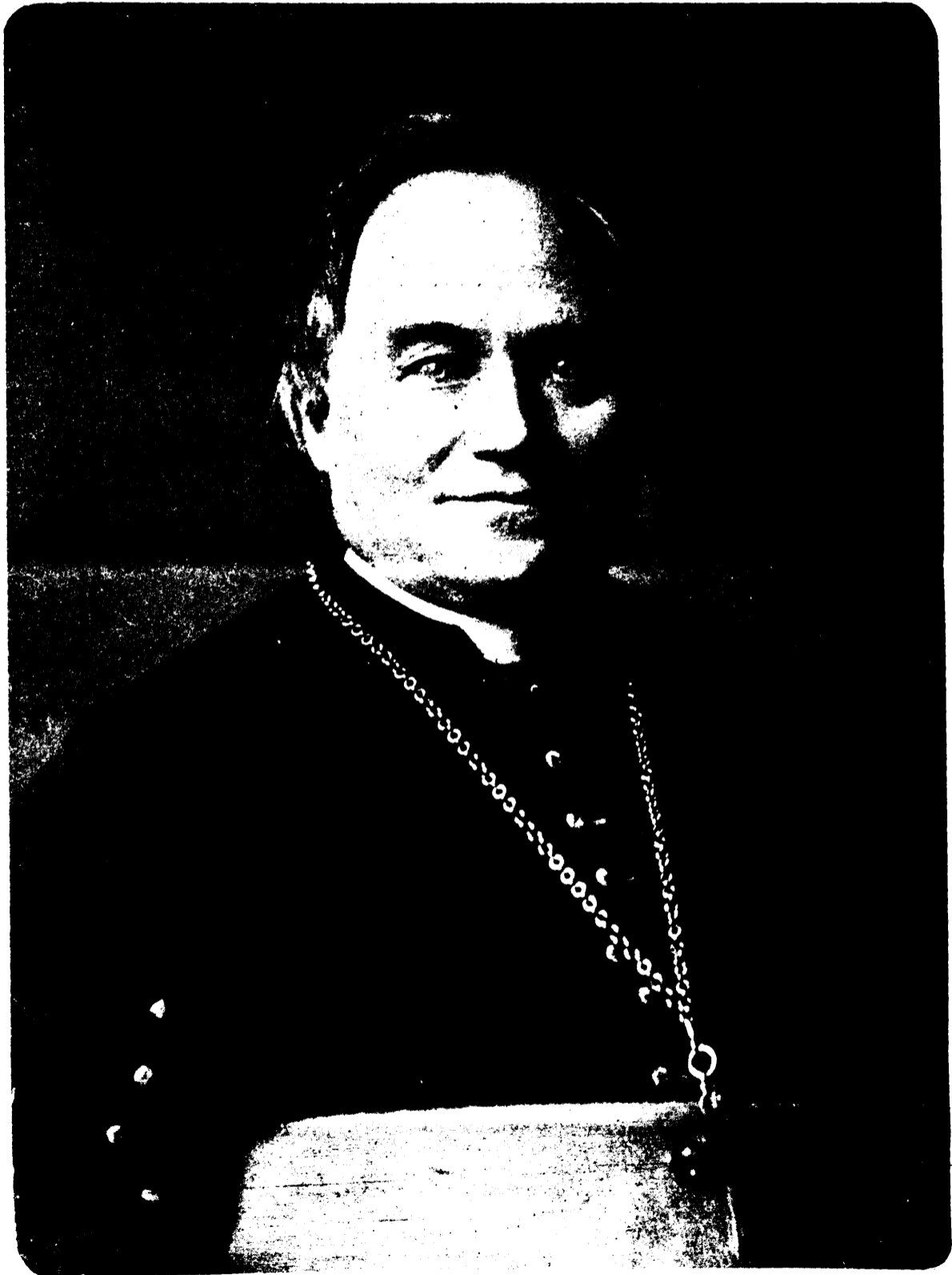
BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



SA GRANDEUR MGR TACHÉ  
ARCHEVEQUE DE SAINT-BONIFACE, DÉCÉDÉ

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 JUILLET 1894

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—Sa Grandeur Mgr Taché, par P. Colonnier.—M. Casimir Périer (avec portrait).—La fête de la Saint-Jean-Baptiste.—M. Sadi Carnot, président de la République française, par P. C.—Actualité scientifique, par Henri de Parville.—Biographie : Messire C.-R. Painchaud, par Bibliophile.—Lyon et ses principaux monuments.—Poési : L'inconstance, par Augustin Lellia.—Un drame ignoré, par Pedro.—Rapport de la banque Ville-Marie.—Légende de Java.—Carnet de la cuisinière.—Notes et faits, par Le chercheur.—Un conseil par semaine.—Les jeux d'Échecs et de Dames.—Choses et autres.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Émile Richebourg.

GRAVURES.—Portrait de Sa Grandeur Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface.—La procession de la fête Saint-Jean-Baptiste à Montréal : La cavalcade du cercle dramatique Franco-Canadien ; L'un des petits enfants personnifiant saint Jean-Baptiste.—France : La ville de Lyon et quelques-uns de ses principaux monuments.—Portrait de M. Sadi Carnot.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour éga- liser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## AVIS

Le capitaine Johnson est autorisé à prendre et collecter des abonnements pour LE MONDE ILLUSTRÉ.

## NOS PRIMES

## LE CENT-VINGT-ET-UNIÈME TIRAGE

Le cent-vingt-et-unième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUIN), aura lieu samedi, le 7 JUILLET, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.

## ENTRE-NOUS.



Le monde civilisé frémit encore de la terrible secousse qu'il a ressentie à la nouvelle de l'assassinat du président de la République Française.

M. Carnot, le chef de la nation française, homme de mérite, personnification de l'honneur, est tombé sous le poignard d'un Italien, le 24 juin, anniversaire de la bataille de Solferino, le jour de la Saint-Jean-Baptiste, notre fête nationale.

Le président venait d'assister à un banquet de mille personnes, qui lui avait été offert à Lyon, par

la Chambre de Commerce, et montait en voiture pour se rendre au théâtre où il était attendu, quand un bandit monta sur le marche-pied, un bouquet de roses à la main, et lui porta un coup de poignard dans le corps.

M. Carnot, transporté aussitôt à la Préfecture, fut examiné par les médecins, qui reconnurent la blessure mortelle, et l'archevêque de Lyon, demandé en toute hâte, lui donna l'extrême onction. Il rendit le dernier soupir une heure plus tard.

\* \* Pourquoi ce misérable a-t-il tué un Français, le chef de l'État, le représentant de la première nation du monde ?

Il n'en sait rien lui-même.

Cet Italien, Cesare Giovanni Sauto, a dit au juge d'instruction qu'il n'avait assassiné M. Carnot que parcequ'il était le représentant de l'autorité, " tout comme j'aurais tué, a-t-il dit, le roi Humbert ou le pape."

Cependant, il faut remarquer que s'il n'a pas fait son mauvais coup chez lui, c'est tout simplement parcequ'après avoir été condamné à cinq ans de travaux forcés en Italie, il avait réussi à s'évader de prison et qu'il s'était empressé de passer la frontière.

La France, malheureusement, accueille tout le monde, les proscrits, les rois en exil, et... les bandits de toutes les nations. L'Angleterre fait la même chose, du reste.

Cette hospitalité est parfois dangereuse, comme on vient de s'en apercevoir.

\* \* La nouvelle de cet horrible forfait produisit un effet d'autant plus grand que jamais assassinat de ce genre n'avait eu lieu en France, depuis près de trois cents ans, depuis 1615, alors que Henri IV tombe sous le couteau de Ravillac.

Comme M. Carnot, Henri IV fut assassiné en voiture, par un bandit, un anarchiste de l'époque, car les anarchistes ont existé de tout temps, sous un nom ou sous l'autre.

La nationalité de l'assassin ne doit pas faire tomber la honte du crime sur toute l'Italie, ceci est évident, mais il n'en est pas moins vrai que le gouvernement du roi Humbert et ses sujets ne se montrent guère reconnaissants de ce que la France a fait pour eux.

\* \* Cependant, il faut le reconnaître, la France, en ce jour de deuil, a reçu des preuves de sympathie, telles qu'elles ne s'effaceront jamais du cœur des enfants de notre vieille mère-patrie.

La reine d'Angleterre, le président des États-Unis, la Suisse, la Russie, l'Espagne, l'Italie, le Canada, l'Autriche, la Turquie, le Portugal, l'Allemagne, toutes les nations ont exprimé, à Mme Carnot, qui représentait alors la France, toute leur horreur du forfait et la part qu'elles prenaient à sa douleur.

La presse de tous les pays a été admirable, et à peine si l'on constate quelques malheureuses exceptions.

\* \* Un journal anarchiste allemand semble approuver le crime.

Chez nous, la Vérité, n'a pu résister au besoin de commettre une inconvenance, pour ne pas dire plus fort et plus vrai.

C'est la justice de Dieu qui passe.

Voilà tout ce que M. Tardivel trouve à dire à propos de l'assassinat de M. Carnot.

Eh quoi ! Cet homme en est-il rendu si bas qu'il en arrive à rendre Dieu complice du crime de Sauto.

\* \* Par contre, on voit Léon XIII envoyer à madame Carnot un télégramme plein de cœur, vibrant pour la France, pour la patrie de Jeanne, Jeanne la sainte, qui vient d'avoir son jour de fête décrété par le gouvernement de la République Française.

Ailleurs, nous voyons l'archevêque de Lyon envoyer une circulaire à tous les prêtres de son dio-

cese, circulaire dans laquelle il décrit les derniers moments de M. Carnot, la reconnaissance que le président de la République lui a exprimé d'avoir reçu les derniers sacrements et demandant à tous les fidèles des prières pour le repos de l'âme de la victime du bandit anarchiste.

En voyant ces choses, on commence à se faire une idée de la petitesse du fabricant de la Vérité et de la grandeur des hommes sérieux et vraiment religieux.

\* \* Toute tragédie à son côté,—comment dirais-je ?—son contraste.

A peine la nouvelle était elle arrivée à Québec, un de nos bons amis, Henri Delagrave, qui possède une maison de campagne à Saint-Laurent, Isle d'Orléans, envoie le télégramme suivant à de Cazes, en villégiature au même endroit :

M. P. DE CAZES,  
Saint-Laurent,

Président Carnot assassiné. Veuillez faire mettre mon drapeau à mi-mât.

H. DELAGRAVE.

M. de Cazes appelle aussitôt son jardinier et lui communique la nouvelle et l'ordre de son ami. Il ajoute qu'il devra aussi mettre le drapeau en berne sur son châtelet.

—C'est-y qu'il y a quelqu'un de mort chez vous ou chez M. Delagrave ?

—Oui, le président Carnot.

Une demi-heure plus tard, tous les drapeaux hissés à Saint-Laurent, pour la fête nationale, étaient descendus à mi-mât.

Un citadin disait, le soir, à un villageois de Saint-Laurent :

—Quelle triste nouvelle ? Quelle affreuse chose

—Oai, dit l'autre, et quand on pense que ce pauvre M. Garneau venait seulement d'être nommé président.

—Qui ? Carnot ?

—Non, M. Garneau, le nouveau président de la Chambre de Commerce, de Québec.

—Mais il n'est pas mort !

—Il paraît que oui.

—Garneau, Carnot, c'est une manière de prononcer, mais pas moins vrai qu'il est mort.

Dieu merci ! M. Ed Garneau est très bien portant, mais le quiproquo n'en est pas moins assez curieux.

\* \* Curieuse chose que la politique !

L'élection Mowat a créé toute une sensation à Québec. Dans les clubs on ne voyait que libéraux et conservateurs fraternisant. Ils avaient lu le programme de la P. P. A. Et tout le monde d'applaudir, quand le télégraphe annonçait l'élection d'un des partisans de Mowat.

Bravo ! voilà comment les hommes calmes, généreux, fiers de leur passé et de leur tradition, aiment à envisager les choses ! Québec qui se souvient à bien fait.

Sa mission est de protéger la minorité ici. Elle n'y a jamais failli. Quand donc les autres provinces, comprendront-elles cette grande leçon.

Ce soir là, chacun se sentait fier d'être Québécois, conservateurs comme libéraux.

On a chanté un peu partout. Vive la Canadienne, Vole, mon cœur, vole. Voilà le joli vent, voilà le bon vent.

Ainsi vont les choses de ce monde. Nous aimons la lutte ; nous ne sommes pas partisans du fanatisme.

\* \* A ce propos, un des amis de la France, un homme qui cause notre langue, un Écossais qui est fier de sa race, disait :

—La langue française a laissé chez nous des attaches.

On dit :

Gigot of mutton—(en anglais).

On dit aussi en jetant par la fenêtre :

—Gare à l'eau !

Québec parle le français ; il aime à se rappeler

la lettre du traité qui lui conserve sa langue et ses lois.

Notre ami, l'éco-sais, a bien résumé la situation avec ces deux mots de la langue française restés maintenant adhérents à ceux qui donnent à l'armée anglaise, le fameux régiment le "Black Watch."

Toujours devant l'ennemi, celui-là !

Le Canadien-français mange son *gigot* de mouton, (en anglais *leg of mutton*).

Il est bon ! L'étranger en sait quelque chose, nous l'exportons.

Pour ceux qui le gênent, nous pouvons répéter ce cri des *Highlands* :

—Gare à l'eau !

N'avons-nous pas le fleuve Saint-Laurent ?

### CARNET DU "MONDE ILLUSTRE"

L'Excursion de la Société des Antiquaires, que nous avons annoncée dans notre dernier numéro, a remise à plus tard.

\*\*

M. Gustave-A. Drolet a été nommé lieutenant-colonel de la division régimentaire de Verchères, en remplacement de M. Massue, décédé.

\*\*

Les Canadiens-Français habitant Marlboro, Mass., ont célébré, cette année, avec un éclat extraordinaire, le 25<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de leur société de Saint-Jean-Baptiste.

\*\*

Nous apprenons avec peine la mort de M. l'abbé Lemay, curé de Saint-Marc, arrivée dernièrement, et celle de M. l'abbé Nazaire Hardy, ancien curé de Saint-Roch de Richelieu, décédé le 24 juin.

\*\*

La police russe a découvert un complot formé pour faire sauter le train dans lequel le czar devait se rendre aux grandes manœuvres, dans la Russie Centrale.

\*\*

Depuis le commencement de ce siècle, plus de cinquante attentats ont déjà été commis contre la vie des souverains ou celle des membres de leurs familles.

\*\*

Aux dernières élections provinciales d'Ontario, le 26 du mois dernier, le gouvernement Mowat (libéral), a été maintenu au pouvoir par trente voix de majorité.

\*\*

Le canal de Panama sera achevé. Le liquidateur du canal a signé un contrat avec une compagnie nouvelle qui s'engage à compléter les travaux. Cette compagnie a un capital de un milliard cinq cent mille francs, soit trois cent millions de dollars.

\*\*

Comme nous n'avons pu nous procurer de portrait récent de Mgr Taché, nous en publions un qui date déjà de plusieurs années. Nous le devons à la bienveillante courtoisie des R. P. Oblats, de la rue Visitation, qui nous ont gracieusement communiqué cette photographie.

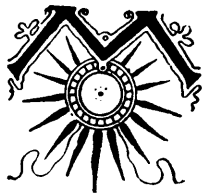
\*\*

Un service funèbre a été chanté, mardi dernier, à la cathédrale de Montréal, à la demande de l'A-

gent Consulaire de France, en cette ville, agissant lui-même d'après les ordres de son gouvernement, pour le repos de l'âme du président Carnot. M. Briasset, curé de Saint-Augustin, de Paris, officiait; l'absoute a été faite par Mgr l'archevêque Fabre.

### SA GRANDEUR MGR TACHÉ

(Voir gravure)



Mgr Taché, dont le Canada tout entier déplore la mort récente, descendait de deux familles déjà célèbres dans le pays.

Charles Taché, son père, épousa Mlle Henriette Boucher de la Broquerie, arrière-petite-fille du fondateur de

Boucherville, et arrière-nièce de Mme de Youville, la célèbre fondatrice des Sœurs Grises.

De ce mariage naquirent : Louis Taché, shérif de Saint-Hyacinthe ; J.-C. Taché, un des auteurs les plus remarquables de ce pays, et Alexandre-Antoine Taché, qui devait, lui aussi, devenir célèbre plus tard, sous le nom de Mgr l'archevêque de Saint-Boniface.

Né à la Rivière-du-Loup, le 25 juillet 1823, il perdit son père avant l'âge de trois ans. Il fit ses premières études au collège de Saint-Hyacinthe, puis il entra au grand séminaire de Montréal, au collège de Chambly, et retourna à Saint-Hyacinthe comme professeur de mathématiques, rendant ainsi à cette maison d'éducation ce qu'elle lui avait donné jadis.

Mais Dieu, qui connaît ses élus, l'appela à des fonctions plus sacrées encore ; aussi, peu de temps après, le jeune prêtre entra au noviciat des Pères Oblats, à Longueuil, au moment où Mgr Provencher venait d'être chargé du nouveau vicariat apostolique de la Baie-d'Hudson et du Nord-Ouest. Cet illustre prélat demanda aux Oblats de l'aider dans sa tâche ardue de missionnaire dans ces lointaines contrées ; ceux-ci acceptèrent, et deux ans plus tard, le 14 juin 1843, le R. P. Taché, accomplissant un vœu fait pour le rétablissement de sa mère malade, partait pour les missions du Nord-Ouest.

Ce ne fut qu'après un long et pénible voyage de soixante deux jours en canot d'écorce qu'il arriva à Saint-Boniface ; le premier dimanche après son arrivée, il fut ordonné diacre, et le 12 octobre suivant fait prêtre par Mgr Provencher.

Alors commença cette vie de dévouement et d'héroïsme qui a rendu le nom de Mgr Taché si populaire dans ces immenses régions. Voyages inouïs à travers les neiges, souffrances incroyables, menaces de mort de la part des sauvages, rien ne put, pendant sept ans, arrêter le courageux pionnier de la Foi.

Ainsi, en 1850, Mgr Provencher ne put-il faire de meilleur choix en prenant pour coadjuteur ce jeune missionnaire de vingt-six ans, qui, l'année suivante, était sacré évêque à Marseille (France), par Mgr Guibert et Mgr de Mazenod.

Revenu au Nord-Ouest parmi ses chers sauvages, il redouble de zèle, et, comprenant admirablement les charges de sa nouvelle dignité, se multiplia pour faire luire sur ce peuple malheureux, non-seulement le flambeau de la foi, mais encore celui de la civilisation.

"A son appel, dit M. L. O. David, dans un éloge magnifique où nous puisons ces quelques notes, d'héroïque missionnaires, et de saintes religieuses sont accourus de partout pour partager ses travaux et l'aider à accomplir sa glorieuse mission. On a vu, sous le souffle de son dévouement, surgir des écoles, des collèges et des couvents dans ces forêts séculaires livrées jusqu'alors à la barbarie, et presque partout, à l'heure qu'il est, le clocher d'une chapelle catholique indique que le nom de Dieu est honoré dans ces lointaines régions."

Dans la malheureuse guerre du Nord-Ouest, Mgr Taché, qui depuis longtemps voyait ces avis de conciliation reponnés par le gouvernement, fut choisi comme médiateur entre celui-ci et les malheureux Métis ; et, mêlé dans cette occasion à une

politique odieuse, il en ressentit toutes les perfidies quand il vit ce même gouvernement, dont il avait porté aux sauvages les promesses solennelles, les violer ensuite ouvertement en laissant, dans le plus cruel des embarras, l'archevêque de Saint-Boniface qui s'en était en quelque sorte porté garant.

Écrivain distingué, penseur profond et administrateur habile, Mgr Taché laisse derrière lui un vide difficile à combler, une douleur difficile à consoler, et sa mort est une perte énorme pour le pays et pour l'épiscopat canadien.

J. Bonnier

### M CASIMIR PÉRIER

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

M. Casimir Périer a été élu président de la République Française le 27 juin dernier.

Cinq candidats étaient en présence, et voici le nombre de votes remporté par chacun : M. Casimir Périer, 451 ; M. Bisson, 191 ; M. Dapuy, 99 ; le général Feirier, 59, et M. Arago, 27.

Le nouveau président descend d'une famille illustre dans la politique. Sous la Révolution Française, son grand-père vint de Lyon s'établir à Paris ; il y fonda une maison de banque qui devint plus tard la banque de France. Pendant une longue suite d'années, la maison Périer prospéra beaucoup ; mais en 1832 le choléra emporta son chef, qui avait été élu député, président de



M. CASIMIR PÉRIER

la Chambre et ministre. Le second des Casimir Périer prit également une part active à la politique de son époque. Le président actuel est né en 1847. Député en 1874, il a eu l'honneur de devenir ensuite président du Comité du Budget, président de la Chambre et premier-ministre.

Son élection a été généralement bien accueillie par tous les hommes sérieux du monde entier. C'est un homme très énergique et fort habile : deux qualités qui se rencontrent assez rarement chez le même homme, et qui, dans les circonstances présentes, sont un garantie de sécurité pour le gouvernement futur.

### LA FÊTE DE LA SAINT-JEAN BAPTISTE

(Voir gravures)

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en publiant quelques vues des fêtes de la dernière Saint-Jean Baptiste. Nous aurions craint de manquer à notre tâche en ne conservant pas parmi nous le souvenir patriotique de nos grandes fêtes nationales. La fête récente a été une preuve nouvelle et magnifique de la vitalité du peuple Canadien, et de son grand attachement à sa patrie, à ses institutions et à sa religion.



M. SADI CARNOT, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

ASSASSINÉ A LYON, LE 24 JUIN DERNIER



Le monde entier connaît maintenant l'affreux attentat qui a plongé la France dans le deuil, en lui enlevant son chef.

C'est le 24 juin, à 9 25 du soir que le crime a été commis, au moment où le président Carnot se rendait au théâtre, à Lyon, où une soirée était donnée en son honneur.

L'assassin est un Italien nommé Santo, un anarchiste, ce qui ne laisse maintenant aucun doute sur le motif qui a poussé le misérable à l'accomplissement de son crime.

Marie-François Sadi Carnot est né à Limoges, France, le 11 août 1837. Son père était sénateur et son grand-père était le général fameux qui, sous

la Révolution, sauva la France de l'invasion étrangère, conduisant à lui seul les opérations de quatorze armées, et cela avec une telle habileté, une si grande assurance, que gagnant ses victoires en quelques sortes avant que les combats ne fussent livrés, on lui avait donné le nom glorieux d'organisateur de la victoire.

M. Sadi Carnot était donc, comme on voit, de sang illustre, et il y fit honneur. A vingt ans, il entra à l'école polytechnique, qui est peut-être celle du monde où les études sont portées au plus haut point. Puis il entra avec la note No 1 à l'école des Ponts et Chaussées et en sortit, en 1863, avec cette même note No 1, ce qui indiquait une intelligence très rare et un degré de science très élevé. Comme ingénieur, on lui doit des travaux remarquables, sur les chemins de fer, les ponts, les barrages des fleuves, etc. Pendant la grande guerre de 1870, le gouvernement lui prouva sa

confiance en lui donnant la tâche difficile d'organiser, en Normandie, la défense nationale, tâche dont il s'acquitta avec honneur, et en faisant preuve d'une grande énergie, d'une activité infatigable et surtout d'un dévouement profond à son pays. Depuis, il fut député, secrétaire de la chambre, et plusieurs fois ministre.

Enfin, le 3 décembre 1887, il remplaça M. Grévy, à la présidence qu'il n'avait point brigüée, du reste, il fut élu par 616 voix sur 852 que représentaient les chambres réunies.

Homme d'honneur et de conciliation, il occupa cette charge éminente sans faste, sans orgueil, mais cependant avec un grand tact. Il ne faut pas oublier que c'est sous son administration que le pape reconnut et proclama la légitimité du gouvernement républicain, recommandant à tout le clergé français de s'y soumettre.

De l'univers entier arrivent pour la France des témoignages de sympathie, preuve de l'estime dont jouissait le président.

On peut dire que M. Carnot est mort victime de son devoir, car c'est pour avoir refusé la grâce des anarchistes condamnés à mort sous son administration qu'il est tombé lui-même sous le poignard de l'un de ces monstres.

Léon XIII, en apprenant cette mort, a manifesté les signes d'un profond chagrin et a ordonné des prières pour le repos de l'âme de l'illustre défunt.

Le gouvernement canadien, les clubs nationaux canadiens-français, la colonie française de Montréal, le Conseil-de-Ville, ont envoyé à la mère-patrie le témoignage de leur douleur, qu'il nous soit permis d'y joindre les nôtres et de souhaiter à la France, dans ce grand deuil, un président nouveau qui continue la grande tâche que Dieu lui confie, et qui, comme son prédécesseur, sache l'accomplir sans peur et sans reproche.

P. C.

## ACTUALITÉ SCIENTIFIQUE

## L'ART DE SE DÉSALTÉRER



Le se présente, par les temps de chaleur, une question d'hygiène qui intéresse, plus qu'on ne serait tenté de le penser tout d'abord, la santé publique ; je suis bien obligé de dire, alors même que je désillusionnerais quelques personnes, que tout le monde ne sait pas boire et se désaltérer pendant l'été. On boit par routine, les uns beaucoup trop, les autres pas assez : quelques-uns de manière à s'affaiblir, quelques autres aussi de manière à se rendre gravement malades. Il est aussi utile d'apprendre à boire judicieusement qu'il est indispensable d'apprendre à manger.

Une bonne partie des affections qui atteignent l'homme pendant l'été n'ont souvent d'autres causes que l'abus des rafraîchissements. Nous insisterons une autre fois sur la qualité des boissons ingérées ; aujourd'hui, nous essayerons d'élucider en quelques lignes la théorie du boire.

Est-il dangereux de boire quand on a très chaud ? Calme-t-on la soif en buvant beaucoup, ou, au contraire, ne fait-on que l'exciter davantage ? Comment faut-il boire pour tempérer le tourment réel qui résulte de la sécheresse de la bouche et de la gorge ? Tels sont les points assez mal déterminés et qu'il s'agit d'examiner.

Généralement, on défend de boire quand on est en pleine transpiration. Interdiction formelle est faite aux chefs de corps de laisser boire les troupes quand elles rencontrent de l'eau sur leur chemin. Le préjugé d'empêcher de boire en sueur est très répandu. On craint, en effet, que l'ingestion de boissons froides dans le corps en transpiration n'amène des refroidissements, des pleurésies, des fluxions de poitrine. En effet, quelquefois l'ingestion d'eau froide a amené des maladies mortelles. Il importe de bien préciser les faits.

Quand on boit, ayant très chaud, de l'eau froide, voici ce qui se passe dans l'économie.

Le froid qui pénètre à l'intérieur refoule le sang

des viscères vers la surface de la peau ; la chaleur afflue à la périphérie, et la transpiration est activée en proportion. On sent venir, comme on le dit, des bouffées de chaleur au visage. Avalez une glace, un verre d'eau très fraîche, et immédiatement la sueur perlera sur votre corps. Si vous avalez deux ou trois verres consécutivement, l'effet sera extrêmement marqué, et vous pourrez même sentir des frissons quelques minutes après.

Si la quantité ingérée n'a pas été grande, le sang, après avoir afflué à la peau, revient à l'intérieur, et le double mouvement de sortie et de rentrée du sang est, au fond, sans inconvénient. Mais voici où peut venir le danger.

La température propre de l'homme est toujours la même, à quelques dixièmes de degré près, environ 38°. L'excès de chaleur qui tendrait, en été, à élever sa température est compensé par la déperdition de calorique due à la volatilisation de la sueur. Tout le monde a constaté qu'en versant un peu d'alcool, d'eau de Cologne, d'éther surtout, sur la main, sur le front, on ressent aussitôt une sensation de froid : c'est que tout liquide, pour se vaporiser, emprunte aux corps environnants de la chaleur ; la sueur n'échappe pas à la règle. Chaque gramme qui se vaporise refroidit très sensiblement la surface du corps. Dans les conditions normales, c'est le système nerveux qui règle la volatilisation de la sueur, et, par suite, la déperdition de calorique. Le système nerveux oblige le corps à se refroidir en raison de la température extérieure, et voici comment notre corps reste invariablement à une température fixe de 38°, comme un foyer de machine bien réglé par le chauffeur.

Mais si l'on s'expose en sueur à un courant d'air, la volatilisation de la sueur n'est plus réglée uniquement par le système nerveux : l'air enlève de la sueur, la vaporise en quantité plus grande qu'il ne faudrait, et un refroidissement anormal survient ; s'il est un peu énergique, on gagne une pleurésie, une fluxion de poitrine, etc. Or, l'effet est évidemment d'autant plus marqué qu'il y a plus d'eau à la surface de la peau, que l'on transpire davantage. Donc, quand on vient de boire en sueur, et que l'eau s'échappe du corps en grande quantité, on se trouve dans les meilleures conditions, si l'on ne prend pas ses précautions, pour gagner un refroidissement.

Ce n'est pas l'eau ingérée qui est dangereuse, c'est le saisissement du corps en sueur, après qu'on a bu, par l'air extérieur. Tout danger disparaît, bien entendu, si, au lieu de s'arrêter, de rester immobile, on continue de marcher. Le mouvement que l'on se donne produit de nouveau de la chaleur et de la sueur, et il n'y a pas soustraction de calorique. C'est ainsi qu'en général on peut boire des glaces au bal sans inconvénient, en pleine transpiration, dès que l'on ne s'expose pas au froid.

Mais si, à ce point de vue, nous ne considérons pas comme dangereuse l'ingestion de boissons froides, nous ne saurions cependant approuver cette pratique. A un autre point de vue, en effet, l'ingestion répétée de boissons froides, pendant les chaleurs, pendant les promenades des collégiens, la marche des troupes, nous semble devoir être condamnée dans la majorité des cas.

En effet, nous venons de le dire, l'ingestion froide amène au dehors du corps une grande affluence de chaleur ; or, tous ceux qui sont familiarisés avec les progrès de la physique moderne savent que chaleur et force sont synonymes ; amener du calorique hors du corps, c'est l'affaiblir. Chaque verre absorbé nous représente un capital de force que nous chassons bénévolement. Aussi les buveurs s'aperçoivent-ils bien vite qu'ils ont "les jambes coupées." Ils sont vite harassés.

En colonne de marche, les officiers reconnaissent bien ceux de leurs soldats qui boivent en route, malgré toutes les recommandations. Ces soldats ont de la peine à suivre leurs compagnons ; ils grossissent bientôt l'arrière-garde et finissent par encombrer les hôpitaux. Les bons marcheurs souffrent, mais se gardent bien de boire. Ils conservent leurs forces et arrivent au but.

On ne saurait donc trop le répéter : "Boire avec excès affaiblit."

L'organisme affaibli est apte à gagner les maladies du moment, et c'est ainsi que, pour trop boire,

on se voit menacé par les affections épidémiques, si nombreuses en été.

Il y a mieux, du reste. Beaucoup boire ne désaltère pas. Qui n'a remarqué que plus on boit et plus on a soif ? La raison en est simple. La soif résulte avant tout d'une diminution notable de la partie aqueuse du sang, il faut que le sang ait son compte.

Or, par les grandes chaleurs, on perd plus par la sueur qu'on ne peut gagner par le liquide ingéré : on peut perdre en une heure deux à trois livres de sueur. L'estomac ne saurait commodément supporter une dose équivalente de liquide ; la perte en liquide étant plus grande que le gain, il y a soustraction à chaque verre, et d'autant plus grande que l'eau ingérée est plus froide et produit par cela même une sueur plus abondante. Il est donc tout simple que, la quantité absorbée de liquide contenu dans le sang allant toujours en diminuant, la soif augmente en proportion. On s'explique ainsi pourquoi on a d'autant plus soif que l'on a bu et pourquoi les glaces et les boissons frappées, après avoir momentanément calmé la soif, altèrent ensuite encore davantage.

Les considérations précédentes montrent aussi dans quelles conditions il faut se placer pour boire de manière à se désaltérer. Il faut évidemment boire, en évitant de se faire suer ; gagner sans perdre.

Le moyen se devine. Il convient d'attendre que le corps ne soit plus en transpiration, pour qu'à la moindre excitation la sueur ne s'échappe pas et ne laisse pas faire le liquide nécessaire au sang ; il convient de ne pas boire trop froid, pour que la réaction du sang à la périphérie n'active pas les sécrétions aqueuses ; il convient enfin d'avaler un peu de substance solide pour atténuer l'excitation du froid sur la tunique de l'estomac et toujours diminuer la transpiration.

Dans les pays chauds, à Paris même maintenant, on boit souvent à l'aide d'un chalumeau, d'une paille ; le filet liquide coule doucement sans refouler le sang à la peau, et l'on se désaltère ainsi beaucoup mieux. On ne saurait trop recommander de boire par petites gorgées, au lieu d'envoyer brusquement dans l'estomac de grandes masses d'eau froide.

Il est si vrai que la majorité ne sait pas boire, qu'en général on maigrit pendant l'été ; la déperdition par la sueur est loin de compenser le gain par les boissons ingérées. On tourne dans un cercle vicieux. On boit pour gagner ; et c'est si exact, que nous avons pesé des personnes qui buvaient beaucoup, et qui perdaient par les grandes chaleurs, en un jour, jusqu'à 1,500 grammes. En thèse générale, on pourrait presque dire, sans qu'en pareille matière il y ait jamais rien d'absolu, que toute personne qui maigrit en été ne sait pas boire et, par conséquent, encore moins se désaltérer. Pour qu'on se désaltère, il faut naturellement qu'il y ait gain. Donc, pesez-vous et apprenez à boire.

En résumé, pour vous désaltérer, évitez les boissons trop froides et ne buvez qu'avec lenteur, et le moins possible sans manger. Fuyez les courants d'air et l'immobilité après avoir bu en sueur. Si l'envie de boire devient intolérable, diminuez la souffrance en augmentant la salivation ; et, pour cela, avalez un bonbon acidulé, ou roulez dans la bouche un solide, un petit caillou, par exemple.

Pendant les marches, pendant les grandes promenades, attendez, avant de boire, un grand quart d'heure, pour que la transpiration produite par la fatigue soit très diminuée ; — buvez, — et attendez encore un quart d'heure avant de marcher de nouveau. On se désaltérera ainsi sans danger, sans diminuer les forces de l'organisme, et le corps rafraîchi pourra fournir une nouvelle étape jusqu'à la prochaine halte.

Nous le répétons, ces prescriptions, en apparence tout élémentaires, ont une véritable importance. La maladie frappe surtout les organismes affaiblis, et, encore une fois, boire sans mesure c'est s'affaiblir en pure perte.

HENRI DE PARVILLE.

Les femmes ressemblent aux girouettes, elles se fixent quand elles se rouillent. — M. DE VOLTAIRE.

## BIOGRAPHIE

MESSIRE C.-F. PAINCHAUD

M. le Dr N.-E. Dionne est un de nos historiens les plus féconds. Depuis quelques années il a beaucoup produit, et, surtout, des ouvrages qui demandaient une forte somme de travail. Il a, en outre, contribué largement aux journaux, principalement dans le *Courrier du Canada* où il a publié, de temps à autre, depuis quatre ou cinq ans, de nombreux articles historiques et archéologiques.

J'ai encore mémoire de cette fameuse polémique qu'il a soutenue contre M. J.-Edmond Roy — un autre chercheur — à propos de l'ordre de Malte, en Amérique.

Le dernier né du Dr Dionne ajoute un nouveau fleuron à sa couronne littéraire. C'est un magnifique volume *in-octavo*, de quatre-cent-quarante pages, imprimé sur beau papier glacé.

La vie de l'illustré fondateur du collège de Sainte-Anne de la Pocatière, a été l'objet, de la part du Dr Dionne, d'une investigation minutieuse, et l'auteur s'est efforcé de signaler tous les détails qui ont illustré cette carrière si bien remplie.

Messire Painchaud est natif de l'Île aux Grues. Il fit ses études au séminaire de Québec et fut sacré prêtre à l'Ange-Gardienn, le 21 septembre 1805. Son œuvre capitale est la fondation du collège Sainte-Anne.

M. Dionne nous donne de nombreux détails sur les diverses œuvres auxquelles messire Painchaud a participé, mais je ne veux pas déflorer le plaisir que vous aurez à lire cet intéressant travail en tentant de vous en donner un pâle aperçu.

L'auteur a écrit cette biographie avec amour, sous l'inspiration des souvenirs que lui ont laissés les années qu'il a passées au collège de Sainte-Anne, son *Alma mater*. C'est vous dire qu'il y a mis de la verve.

En somme, je recommande fortement le livre de M. Dionne à tous les amateurs d'histoire, à ceux qui aiment à se fixer sur les hommes et les choses de leur pays.

BIBLIOPHILE.

## LYON ET SES PRINCIPAUX MONUMENTS

(Voir gravures)

Nous donnons, aujourd'hui, une vue de Lyon et de ses principaux monuments. Lyon est la seconde ville de France, elle compte plus d'un million d'habitants, et sa fondation remonte à une haute antiquité. Elle fait un commerce énorme, et ses fabriques de soie sont les plus importantes du monde entier. C'est dans cette ville qu'a été assassiné l'infortuné président Carnot.

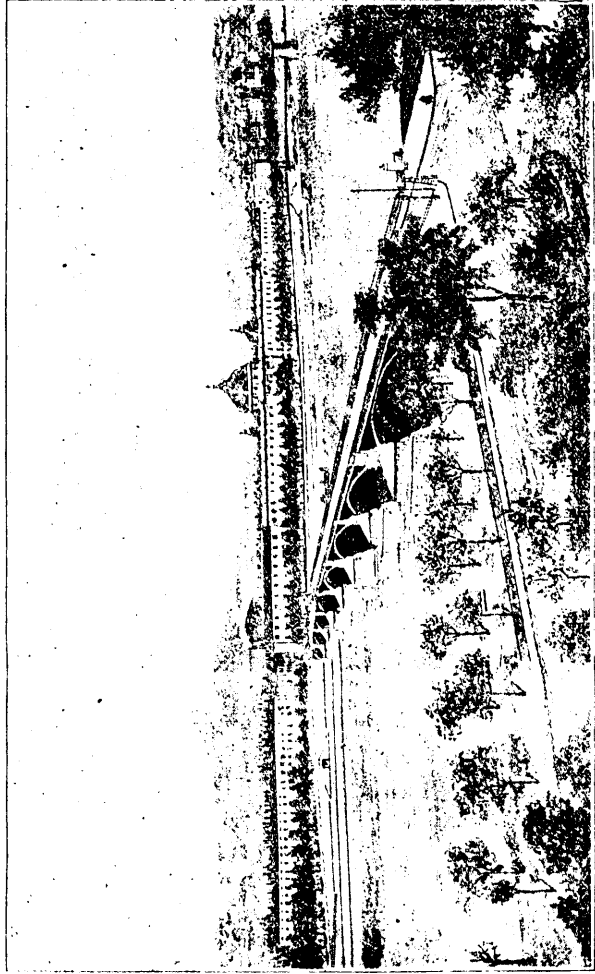
Elle a un sanctuaire fameux, Notre-Dame de Fourvières, et bientôt, les curiosités architecturales de cette ville remarquable s'argumenteront d'une nouvelle merveille : la maison Eiffel doit y construire un pont gigantesque, d'une seule arche ce près de 2,000 pieds d'ouverture !

## UN CONSEIL PAR SEMAINE

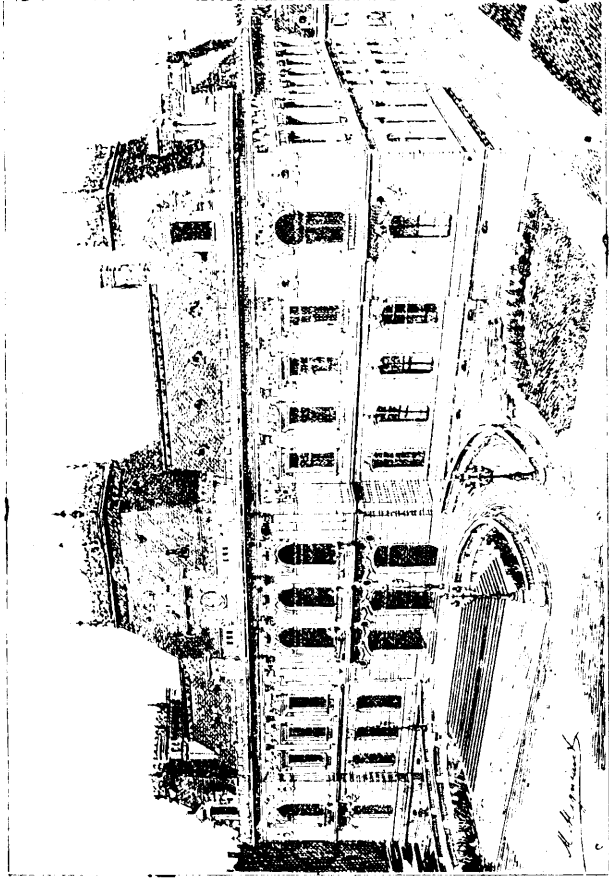
*Contre-poison du vers-de-gris.* — Le moyen de combattre les effets délétères du vers-de-gris consiste à faire prendre au malade, dès les premiers soupçons, une assez grande quantité de verres d'eau, dans chacun desquels on aura fait dissoudre un blanc d'œuf. Pour que la dissolution soit complète, chaque blanc d'œuf devra être battu dans une seule assiette.

C'est un contre-poison très efficace : il décompose en effet le vert-de-gris et les autres sels de cuivre, de manière à les laisser à un état qui n'est plus dangereux.

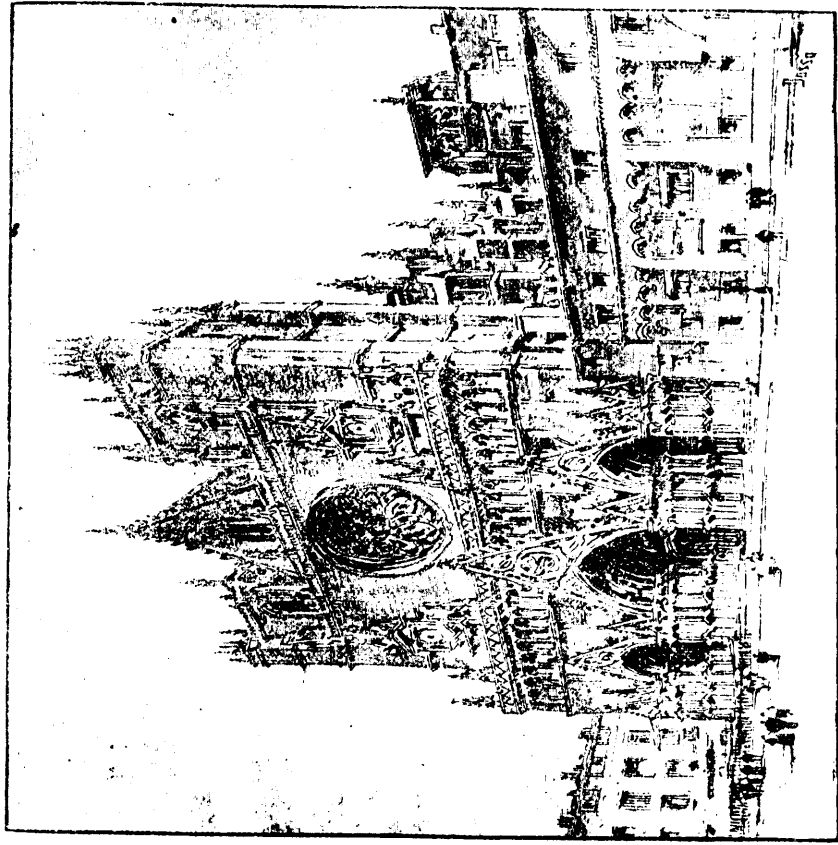
Nous avons tort de ne pas aimer nos ennemis ce sont les seuls qui ne nous trompent jamais. — ARSÈNE HOUSSAYE.



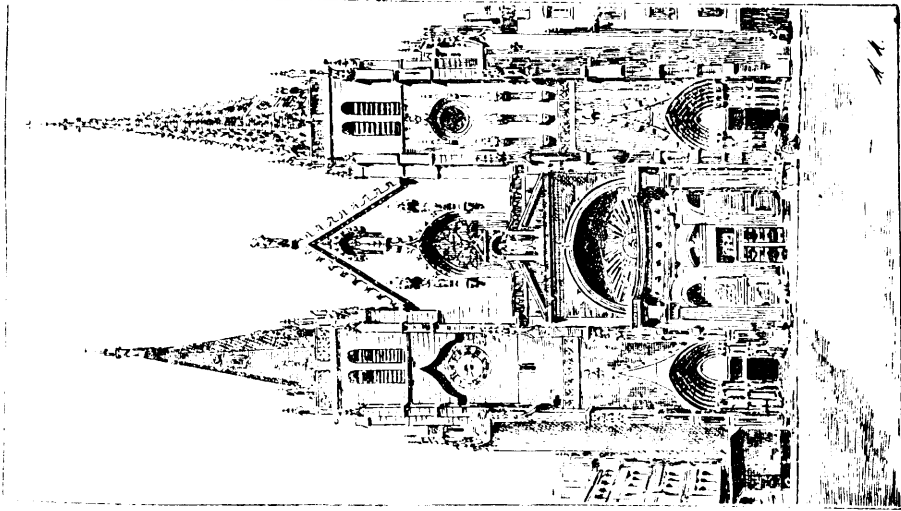
PONT DE LA GUILLOTIERE ET GRAND HOTEL-DIEU



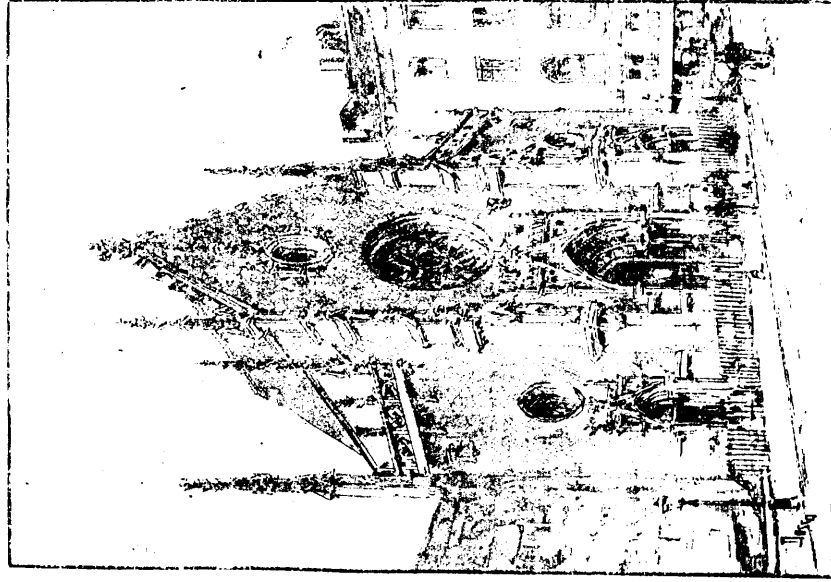
HOTEL DE LA PREFECTURE



CATHEdraLE SAINT-JEAN



EGLISE SAINT-NIZIER



EGLISE SAINT-BONAVENTURE

FRANCE. — QUELQUES-UNS DES PRINCIPAUX MONUMENTS DE LA VILLE DE LYON

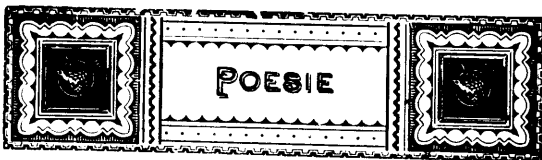


L'UN DES PETITS ENFANTS PERSONNIFIANT SAINT JEAN-BAPTISTE



LA CAVALCADE DU CERCLE DRAMATIQUE FRANCO-CANADIEN  
LA PROCESSION DE LA FÊTE SAINT-JEAN-BAPTISTE A MONTREAL—Photo. J.-N. Laprés





## L'INCONSTANCE

L'être que l'on aimait est sans charme aujourd'hui ;  
L'on a pour lui la haine au lieu de la tendresse ;  
Au regard infidèle un autre astre a relui  
Qui ver-se au fond du cœur sa lueur charmeresse.

Comme un léger nuage un tendre songe a fui ;  
Le labeur tant suivi n'inspire plus d'ivresse,  
Et dans ce grand dégoût, dans cet horrible ennui,  
L'objet cherché d'hier en ce jour aigrit, blesse.

Ce qu'on trouvait lugubre offre un éclat nouveau,  
Ce qui paraissait noir est aujourd'hui tout rose,  
L'âme triste soupire et veut cette autre chose.

Il faut se défier de ce brillant flambeau  
Qui dissipe l'amour et gâte la science ;  
Il faut se défier toujours de l'inconstance.

*Augustin Lellis.*

## UN DRAME IGNORÉ

(Suite)

## VI



n pleurait à chaudes larmes dans le petit salon, chez Mme Laurin. C'était l'annonce de la détermination de Georges de changer sa position pour celle de serre-freins, qui avait provoqué cette douleur.

Tout d'abord, la mère était restée atterrée à cette nouvelle ; une émotion sans nom l'étreignit à la gorge, lui coupant la voix. Quoi ! son fils, l'espoir de sa vieillesse, le protecteur de Berthe allait chaque jour exposer sa vie sur les trains !

Il allait rentrer dans le flanc de cette affreuse machine qui l'avait rendue veuve et qu'elle n'avait jamais pu va voir sans frémir. Non ! c'était impossible, mieux valait la pauvreté, la misère même plutôt que les longues heures d'anxiété qu'elle passerait, alors que Georges serait à son dangereux poste. Mais il ne lui désobéirait pas si elle commandait, et elle commanderait ! Elle lui défendrait d'accepter cet emploi.

Et puis, avait-elle bien le droit de s'opposer au projet de Georges ? Il était le chef de la famille et il était naturel pour lui de vouloir un meilleur salaire ; c'était même son devoir. Il n'ignorait pas que la gêne était dans le ménage, on vivait de peu de choses depuis quelque temps ; on avait de petites dettes, et il avait fallu même se priver du nécessaire. Berthe ne prenait plus de leçons de musique, faute d'argent pour payer le professeur, et ces leçons c'était sa vie à cette enfant : la musique, c'était sa seule passion. Tout cela, elle l'avait pensé pendant que Georges et Berthe l'épiaient et cherchaient à comprendre ce qui se passait dans son esprit ; cependant, la réaction se faisait, et elle put verser les pleurs qui l'oppressaient. Elle parla

— Je comprends, mon cher enfant, le noble désir qui t'a fait prendre cette résolution qui m'afflige plus que tu ne saurais dire. Oui, tu l'as dit, nous sommes pauvres et nous avons bien besoin que tes services soient mieux rémunérés, cependant, nous aurions pu attendre quelque temps, peut-être obtiendrais-tu bientôt une augmentation, là même où tu es.

— Mère, soupira Georges, cette espérance est une chimère. Le commerce va mal, et l'on dit même que plusieurs de mes compagnons vont avoir la déception de voir leurs gages réduits sous peu ; c'est donc le temps pour moi de faire un effort pour vous récompenser des nombreuses privations

que vous vous êtes imposées pour moi et pour Berthe. Elle fait sa part en vous comblant de caresses et d'attentions délicates, laissez-moi faire la mienne en payant plus efficacement de ma personne ; je sais que la tâche que j'accepte est rude et pénible, mais elle n'est pas au-dessus de mes forces ni de mon courage. Quant aux dangers que vous redoutez tant, ils n'existent pas quand on est prudent et attentif à son poste. Mère, consentez à ce que je vous demande, je vous en prie, et vous verrez que l'aisance nous reviendra ; nous verrons encore de beaux jours, vous pourrez de nouveau donner un professeur à Berthe et puis, vous n'aurez plus la honte de devoir sans pouvoir payer. Dites, mère ! dites que vous voulez.

Se tournant vers Berthe, il continua :  
— Aide-moi donc, Berthe, prie avec moi.

— Oh ! oui, fit la jeune fille en passant ses bras autour du cou de sa mère, accepte son dévouement, il est si malheureux de nous voir si pauvres.

— Chers enfants ! prononça Mme Laurin dans un sanglot... soyez bénis pour votre amour filial. Oh, mon Georges ! tu es un bon fils, un bon frère. Je te bénis, va où ton cœur te pousse ! Je prierai tant Dieu de te conserver à notre affection qu'il saura te protéger... puis elle étreignit ses deux enfants dans ses bras.

Huit jours plus tard, l'un des serre-freins de Harry Doucet ayant été congédié pour cause d'insubordination, Georges le remplaça et eut le plaisir de servir sous les ordres de son ami, qui s'efforça, par ses avis et ses bonnes paroles, d'adoucir pour lui ce que son travail avait de difficile.

## VII

Le temps n'arrête jamais sa marche, quelque soient les événements qui nous arrivent, joyeux ou tristes, il continue sa course effrénée à travers les semaines, les mois et les années.

Déjà trois ans s'étaient écoulés depuis que Georges Laurin et Harry Doucet travaillaient ensemble et vivaient presque de la même vie. Dès les premiers jours de leurs relations, ils étaient devenus inséparables. Esclaves de la même consigne, privés de toute liberté à cause de l'ignorance où sont les employés de leur catégorie—de l'heure où ils seront requis pour le service—ils ne se quittaient pour ainsi dire que pour le temps nécessaire à leur repos et pour prendre leur repas, puis il se rejoignaient généralement à la pensée de Harry, rarement chez Mme Laurin, parce que Harry avait toujours évité de revoir Berthe et, si parfois il avait été forcé d'accompagner Georges chez lui, il n'y était jamais resté plus que quelques instants.

A plusieurs reprises, il avait échangé quelques paroles avec la jeune fille ; il avait parlé de choses indifférentes, il avait su garder son secret ; cependant, qu'il avait résolu de se séparer de Georges qui lui parlait souvent d'elle. Sans rien brusquer, il délieraient doucement le lien de cette amitié qui les liait ; Georges en souffrirait et lui aussi, mais à quoi bon caresser plus longtemps un rêve irréalisable ; il voulait éloigner de lui tout ce qui lui rappelait son amour désespéré.

Désespéré en effet, car qu'avait-il fait de ce passé qu'il avait juré de racheter ? Hélas ! il y avait ajouté une longue file d'ivresses ! A chaque mois ou presque chaque mois, il avait oublié ses bonnes résolutions ; son amour n'avait pas été assez fort, sa passion pour la boisson l'avait emporté ! Il s'accusait de lâcheté, et comme toujours il regrettait son inconduite, mais c'était comme une fatalité qui le repoussait toujours dans l'ornière fangeuse.

Au moment où nous le retrouvons, après trois années de luttes continuelles contre son ennemi mortel, il était brisé, vaincu, et les remords qu'il éprouvait étaient si violents, que le découragement allait s'emparer de lui, il n'avait plus le courage de vivre... il aurait voulu mourir. A quoi bon vivre en paria ? La jeune fille qu'il aimait ne l'aimerait jamais ; son amour même était une souillure pour cette âme si candide, mais il ne la reverrait pas, il quitterait Montréal s'il le fallait...

Ces pensées sombres avaient souvent hanté son esprit, mais il ne se sentait pas la force de partir,

d'ailleurs que ferait-il pour vivre s'il renonçait à son emploi, et puis, à son insu, restait dans son cœur le désir irrésistible de la voir encore malgré tout.

Un soir qu'il songeait à tout cela, le commissionnaire de la gare entra. Il était porteur d'un ordre de départ pour dix heures précises ; avec cela, il tendit une lettre à Harry en disant :

— Tenez, voici ce qu'une jolie fille m'a donné pour vous remettre privément.

Puis, clignant de l'œil, il repartit sans attendre de réponse.

— Qu'est-ce que cela peut bien être, pensa Harry en ouvrant la missive... puis, l'ayant parcourue d'un regard, il murmura : De Mme Laurin ! Elle veut me voir à l'insu de son fils ! Que peut-elle avoir à me confier ? Je me perds en conjectures.

Il mit le billet dans sa poche, s'appréta et partit pour aller prendre charge de son train.

Robert Brown et Georges l'avaient devancé, et à son arrivée tout était prêt pour le départ, qui s'effectua sans encombre.

## VIII

Dans le modeste salon de Mme Laurin, meublé à neuf et peint de frais, auprès d'un vieux clavecin, on voyait un charmant tableau. Deux belles têtes de fillettes, l'une blonde comme les épis mûrs, les yeux bleus à longs cils bruns, c'était Berthe ; l'autre, son amie de pension, Blanche Lortie, brune comme une Italienne avec des lèvres rouges comme du corail.

Elles étaient occupées à apprendre une romance en duo ; la première, bonne musicienne et chantant à ravir, donnait à sa compagne les airs dont elle avait besoin, et lorsqu'elle s'apercevait d'un faux mouvement, d'une note trop longue ou trop brève, elle s'arrêtait et faisait reprendre à Blanche le passage défectueux.

— Allons ! ensemble, faisait Berthe.

— Ho ! ensemble, répondait Blanche comme un écho.

Elle chantait une ligne puis, emportée par le génie de la gaieté, elle éclatait de rire.

— Mademoiselle ! grondait Berthe, vous êtes une mauvaise élève et je vais vous punir ! Allons, ne riez plus. Recommencez... Attention ! gare la féroce !

On chantait encore quelques notes, et cette fois c'était Berthe qui ne pouvait se contenir plus longtemps en voyant le sérieux comique de son amie, puis elles finirent par rire toutes deux comme des fillettes de dix ans.

Dans ces circonstances, la leçon de chant ne pouvait se continuer. D'un commun accord, elles quittèrent le piano, bouculant les sièges et, s'enlaçant, elles firent deux ou trois tours d'une valse échevelée, toujours en riant comme des folles !

— Nous ne sommes pas raisonnables, fit tout à coup Blanche Lortie reprenant son sérieux, Mme Laurin dort et à coup sûr nous allons l'éveiller. Causons doucement, veux-tu ? d'ailleurs, mon frère va bientôt me venir prendre et j'ai quelque chose à te dire.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Berthe avec une immense curiosité dans le regard, dis vite, tu me fais langir inutilement.

— Je ne sais, reprit Blanche devenue songeuse, si je dois te le dire ! Je crois que ce serait mal de ma part, car cela va t'attrister, j'en suis sûre... tu l'aimes tant... et puis...

— Oh, je t'en prie ! Ne me laisse pas dans cette incertitude, supplia Berthe avec des larmes dans la voix. Parle ! quelle que soit la nouvelle, je veux la savoir... Dis donc, fit-elle avec une certaine violence.

Blanche allait commencer sa confidence quand le timbre de la porte d'entrée résonna ; c'était son frère qui venait la chercher.

— Demain je te dirai tout, termina Blanche. En attendant, ne te chagrine pas outre mesure, ce n'est pas si grave que tu sembles le croire. Bonsoir... et ayant pris le bras de son frère elle sortit sans rien ajouter.

Lorsque Berthe fut seule, elle monta à sa chambre. Elle était en proie à une inquiétude poignante ; qu'avait voulu dire Blanche ? pourquoi n'avait-elle pas parlé... Elle eut préféré apprendre

la plus affreuse nouvelle plutôt que de souffrir ainsi les tortures de l'incertitude.

Il s'agissait de Lui ! Blanche l'avait dit, elle avait craint de l'affliger, et qui, autre que lui ou son frère, pouvait lui causer du chagrin ! Qu'était-il arrivé, qu'allait-elle apprendre ?

Elle avait beau chercher à deviner, elle ne trouvait rien de plausible. Tout à coup, elle bondit sous le dard d'une pensée bien cruelle... S'il allait se marier ! épouser une autre femme... Elle frissonna de la tête aux pieds et le sang de son cœur se glaça. En une seconde, cette crainte qu'elle avait eue, s'était changée en certitude pour elle et elle croyait que c'en était fait de son bonheur.

Elle resta un instant immobile, pâle comme une morte... puis elle éclata en sanglots et tomba à genoux.

—Pitié ! mon Dieu, murmura-t-elle ; pitié et pardon... je l'aimais trop... j'étais folle. Acceptez ma souffrance en expiation de ma témérité.

S'étant relevée, elle marcha autour de sa chambre comme un oiseau en cage. Sa figure était inondée de larmes qu'elles laissait tomber sans penser à les essuyer.

—Pourquoi l'avoir aimé ? dit-elle dans un soupir. Lui ne m'aimait pas, il ne pouvait m'aimer ; je n'étais pour lui qu'une fillette, la sœur de son ami, et s'il m'a témoigné de la bonté, c'est que c'est naturel pour lui d'être bon. Il n'a jamais prononcé une parole d'amour et... je l'aime... je l'aime à en mourir !

Epuisée par la douleur, elle chercha dans son lit le repos qui fat lent à venir ; cependant, comme le coup de minuit sonnait, l'ange de la nuit vint avec son aile joyeuse fermer ses paupières rougies par les pleurs.

IX

Il était quatre heures de l'après-midi quand le train, sous les ordres de Harry Doucet, rentra à la gare de Montréal ; le voyage avait duré dix huit heures, c'était plus que la moyenne. Le trafic était en baisse.

—Encore six équipages devant nous, dit Robert Brown à ses deux compagnons, nous ne reprendrons le joug que demain dans l'après midi, s'il ne survient rien d'inattendu. Nous allons pouvoir sortir ce soir ; pour ma part, je vais aller faire une promenade à la haute ville, il y a plus de quinze jours que j'y suis allé. En es-tu, fit-il en se tournant du côté de Georges Laurin.

—Je n'ai pas d'objection à faire à ton projet ; j'irai vous rejoindre à huit heures. Tu viendras Harry, interrogea-t-il à son tour.

—Ce n'est pas certain, balbutia celui-ci avec distraction, je ne sais... j'ai des lettres à écrire, des rapports à faire. Je devrai sans doute garder le logis. Vous n'avez pas besoin de moi, vous irez tous deux.

—Tu l'as dit, ajouta Brown, nous irons tout de même. Aussi bien, tu mettras une ombre à notre gaieté avec ton air ennuyé.

Sur ce, Georges se sépara d'eux. A huit heures moins le quart il entra chez Mme Duprat et monta sans hésiter à la chambre de ses deux amis.

Brown mettait la dernière main à sa toilette, et il fut bientôt prêt ; quand à Harry, il avait feint de n'avoir pas entendu rentrer Georges. Il tenait un journal à la main mais il ne lisait pas, il n'avait pas la une liguée. Il pensait qu'il allait revoir Barthe, qu'il allait lui parler... et puis, sa mère, pourquoi lui avait-elle écrit ? Il allait le savoir, car à peine était-il seul, qu'il se hâta d'en dosser un habit et de partir. Il marcha vite, il avait hâte d'avoir le cœur net de cette énigme qu'il n'avait pu déchiffrer.

Pedro.

(A suivre)

LEGENDE DE JAVA

(Dédicée aux mécontents de toute classe)

L'ANGE ET LES SIX VŒUX D'UN TAILLEUR DE PIERRE

Il y avait une fois un homme qui taillait des pierres dans un roc. Long et dur était son labeur, très petit son salaire, et il souffrait de sa rude tâche, et il gémissait, et un jour il s'écria :

—Oh ! que ne suis-je assez riche pour pouvoir me reposer sur un lit mollet, entouré de beaux rideaux !

Alors un ange descendit du ciel et lui dit :

—Que ton vœu soit accompli !

Et il fut riche, et il reposait sur un magnifique lit orné de riches rideaux en soie rouge.

\* \*

Mais voilà que le roi du pays arrive avec des cavaliers devant son chariot, des cavaliers derrière et une ombrelle d'or sur sa tête.

Et l'homme riche se sentit attristé à ce spectacle, il soupira, et il s'écria :

—Oh ! si je pouvais être roi !

Et l'ange, descendant du ciel, lui dit :

—Que ton vœu soit accompli !

Il devint roi, et il se promenait avec des cavaliers devant et derrière son chariot et une ombrelle sur sa tête.

\* \*

Le soleil se leva et éclaira d'une telle sorte que par ses ardents rayons l'herbe était desséchée.

Notre nouveau roi gémit de cette chaleur, et dit qu'il voudrait être comme le soleil

Et l'ange, descendant du ciel, lui dit :

—Que ton vœu soit accompli !

Il fut transformé en soleil, et il dardait ses rayons de tous côtés sur la terre, flamboyant sur le gazon et sur le visage des princes.

Voilà qu'un nuage s'élève dans les airs et cache sa lumière.

Il s'irrita de voir ainsi son pouvoir comprimé, et il s'écria qu'il voudrait être changé en nuage.

Et l'ange, descendant du ciel, lui dit :

—Que ton vœu soit accompli !

Il devint nuage. Il se plaça entre le soleil et la terre, et le gazon reverdit.

\* \*

Le nuage s'ouvrit et de ses flancs coulèrent des torrents d'eau qui inondèrent les vallées, dévastèrent les moissons, noyèrent les bestiaux.

Et ils tombèrent à grands flots sur un roc sans pouvoir l'ébranler.

Alors le nuage s'écria :

—Ce roc est plus puissant que moi ; je voudrais être ce roc.

Et l'ange, descendant du ciel, lui dit :

—Que ton vœu soit accompli !

Il fut changé en roc, et l'ardeur du soleil et la violence de la pluie ne pouvaient l'émouvoir.

\* \*

Et voici venir un ouvrier qui se met à frapper sur ce roc avec son marteau et en détache de gros morceaux.

Et le roc s'écrie :

—Cet ouvrier est plus puissant que moi. Je voudrais être cet ouvrier !

Et l'ange, descendant du ciel, lui dit :

—Que ton vœu soit accompli !

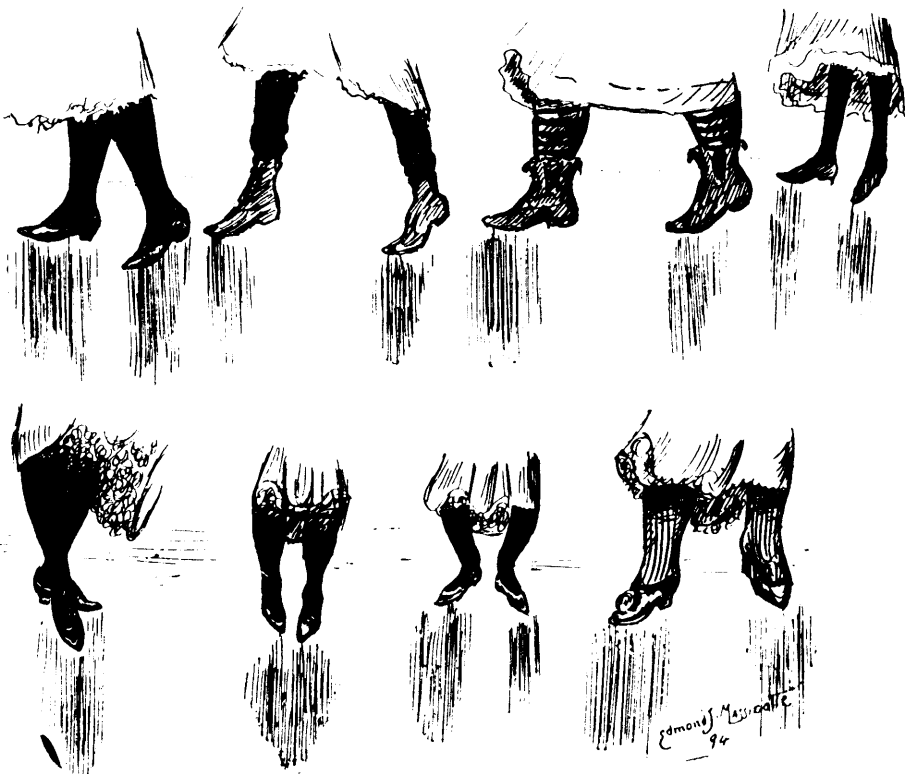
Et le pauvre homme, transformé tant de fois, redevint tailleur de pierres, et travailla rudement pour un mince salaire, vivant au jour le jour, content de son sort.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

*Salade de choux rouges à la russe.*—Coupez un chou rouge aussi mince que possible ; jetez-le dans l'eau bouillante salée ; après un bouillon, enlevez et mettez dans de l'eau fraîche, faites égoutter et placez dans une terrine avec sel et vinaigre. Pour servir, écrasez des jaunes d'œufs et incorporez leur un demi-verre de crème aigre, ajoutez sel, poivre, vinaigre ; assaisonnez les choux avec ce mélange en y mêlant des tranches minces de radis noir.

*Crème pralinée.*—Dans un moule quelconque on fait un caramel très brun, et l'on s'en sert pour colorer du lait, dans lequel on fait ensuite bouillir pendant vingt minutes environ des amandes coupées en petits morceaux et fortement grillées d'avance. On parfume avec un peu de vanille et l'on ajoute un peu de sucre selon les goûts. On passe et l'on "fait prendre" ensuite avec des jaunes d'œufs, comme toutes les crèmes possibles.

Inutile d'ajouter que les plus grandes précautions doivent être observées pour éviter que cela ne tourne ;—et que le lait doit être versé caillé dans le caramel.



LESQUELLES PRÉFÉREZ-VOUS ?... (Dessin de Edmond-J. Massicotte)

Le cœur de l'homme est un creuset où bouillonnent les bons et les mauvais sentiments. Lorsqu'on y jette de l'or, toutes les impuretés apparaissent à la surface.—E SECOND.



## Variétés parlementaires

Un statisticien anglais avait calculé qu'un orateur du parlement prononçait d'ordinaire sept mille mots par heure et sept mille cinq cents quand il était échauffé par la haine des français.

\* \* \* \*

## Température du mois de juillet

Du 3 au 9, beau et chaud, la majeure partie de cette durée.—Du 9 au 17, on aura de la pluie et quelques tempêtes locales avec tonnerre, mais beau et chaud la majeure partie de cette durée.—Du 17 au 24, vent et pluie par intervalles.—Du 24 au 31, changeant avec quelques tempêtes accompagnées de tonnerre.

\* \* \* \*

## Varia

Le fermier général Bouret, avec des richesses immenses, eut le secret de vivre toujours dans la gêne. Il laissa cinq millions de dettes. Une sottise et extrême prodigalité l'avait réduit là. On raconte qu'il fit mourir une vache avec des petits pois verts, à 150 livres le litron (un peu moins du litre actuel,) pour donner du meilleur lait de printemps à une jeune femme affaiblie.

\* \* \* \*

## Histoire parlementaire

Autre temps, mêmes ambitions, dit le chroniqueur du *Musée des Familles*. A l'une des premières séances de l'Assemblée constituante, comme il s'agissait d'élire le président, Mirabeau prit la parole pour indiquer à ses collègues les conditions de caractère et de talent que devait offrir celui qui serait appelé à l'honneur de présider l'Assemblée ; il s'exprima de telle manière qu'il était impossible de ne pas le reconnaître lui-même dans le portrait qu'il venait de tracer ; aussi M. de Talleyrand dit-il, assez haut pour être entendu de ceux qui l'entouraient : " Il ne manque qu'un trait à ce que vient de dire M. Mirabeau ; c'est que le président doit être marqué de la petite vérole "

\* \* \* \*

## Le métier de cuisinier

Il est flatteur d'être le cuisinier ou le médecin du roi de Cambodge, mais ce sont des métiers très méticuleux. Jugez en par ces extraits du règlement là bas :

" Si le cuisinier du roi prépare pour la table du roi des mets qui ne peuvent pas se manger l'un après l'autre, parce qu'ils se nuisent mutuellement il sera puni de cent coups de rotin.

" S'il arrive que quelque remède destiné au roi est par erreur porté dans les cuisines, les officiers de bouche seront punis de cent coups et tenus en outre d'avalier le remède "

Ce sont donc des fonctions qu'il ne faudrait accepter qu'à la condition d'être somptueusement payé, car il y a des risques.

\* \* \* \*

## Curieuse comptabilité

La comptabilité suivante, établie par un vrai original, peut servir de thermomètre moyen de l'amour entre époux.

Le personnage dont nous parlons avait eu l'idée bizarre d'établir une comptabilité en partie double des baisers échangés entre lui et sa femme, pendant une période de vingt années de mariage.

La première année, les baisers atteignent le chiffre colossal de 36, 000, ou cent baisers par jour ; magnifique maximum.

La seconde année, le chiffre diminue de moitié. La troisième année, il se réduit en moyenne à dix par jour.

Enfin, au bout de cinq ans, on ne compte plus que deux baisers par jour, un le matin, un le soir.

Quant aux années suivantes, il n'en faut pas parler ; un baiser est échangé, ça et là, aux grandes occasions.

Il paraît même qu'après dix ans de mariage, ces deux époux ne s'embrassaient plus du tout.

\* \* \* \*

## Le serment

Nous trouvons dans *l'Esprit de l'Encyclopédie*, édition de Paris, au VIII de la République, les remarques suivantes empruntées aux écrits de M. de Jaucour.

" Le serment est une attestation religieuse de la vérité de quelque affirmation, engagement, promesse, etc.

" Quand le monde se fut plus ou moins corrompu, quand l'intérêt personnel eut divisé les hommes et qu'ils employèrent, pour se tromper mutuellement, la fraude et l'artifice, les législateurs tâchèrent de donner de la force aux promesses et aux engagements, en les marquant du sceau de la religion....

" Aux temps antiques, on punissait de mort ceux qui ne disaient pas la vérité après avoir prêté serment."

Si l'on pendait aujourd'hui tous ceux qui font de faux serments, les bourreaux devraient passer des contrats importants avec les fabricants de cordes.

Tout homme raisonnable reconnaîtra que le faux serment est un crime contre la Société, un crime contre Dieu même, qui maudit le mensonge et condamne la fausseté.

\* \* \* \*

## Les autruches

Il y a en Californie des fermes sur lesquelles on élève des autruches comme on élèverait des volailles, avec cette différence toutefois, que le géant des oiseaux ne paraît pas sur la table du fermier sous la forme d'un immense rôti doré et cuit à point, mais qu'il donne tous les huit mois une récolte de belles plumes de toutes nuances et de toutes longueurs destinées à faire les délices du beau sexe.

Chacune de ces autruches apprivoisées donne tous les huit mois de 250 à 300 plumes qui présentent une valeur commerciale de \$50 \$60 Pour plumer ces oiseaux, on leur enveloppe la tête dans un sac fait exprès, ainsi emprisonnés, ils ne font aucune résistance et subissent l'opération du plumage sans bouger. Les femelles pondent en moyenne dans une année 70 œufs que l'on fait éclore au moyen d'incubateurs ; les petites autruches ne tardent pas à se suffire à elles-mêmes et profitent à vue d'œil dans des pâturages de luzerne que l'on entretient à leurs intentions. Les autruches adultes consomment presque exclusivement de la nourriture verte, elles sont d'un entretien facile ; on évalue à peu près à six centimes par jour la nourriture qu'elles prennent.

\* \* \* \*

## Les dentistes japonais

Les Japonais, si habiles à manier l'éventail, le sont encore davantage à extraire les dents. Un dentiste de Yeddo n'épouvante pas sa victime, en offrant à sa vue les instruments de torture perfectionnés, à l'aide desquels nos artistes arrachent à leurs clients les mauvaises—sans compter les bonnes dents.

C'est délicatement, avec le pouce et l'index, que le dentiste japonais vous extrait une ou plusieurs molaires. Il faut naturellement une grande pratique pour en arriver à ce point d'habileté.

Pour l'obtenir, l'élève dentiste fait un apprentissage chez un maître ; il doit s'exercer longtemps à enlever des pointes de bois enfoncées dans des planches tendres d'abord, puis ensuite solidement fixées à coups de marteau dans le bois de chêne.

Quand l'élève, par un seul effort et sans secousse aucune, peut enlever une de ces dents de bois, on peut alors lui confier n'importe quelle machoire humaine ; aucune dent, fût-elle fixée dans un ratelier d'acier, ne lui résiste.

Un habile opérateur japonais peut, en trente se-

condes et sans sortir les doigts de la bouche de sa victime, aisément arracher sa demi-douzaine de dents.

\* \* \* \*

## Ce qu'il en coûte aux dames d'Abyssinie pour devenir moins brunes

Changer complètement de peau trois mois après leur mariage, obtenir une nuance café au lait quand la nature les a gratifiées d'un teint chocolat, tel est, au dire d'un voyageur sérieux, le *non plus ultra* de la coquetterie des belles de l'Abyssinie. Mais pour en venir à ce degré de distinction, voici ce qui leur en coûte : durant trois mois entiers, la dame qui aspire à ce degré de perfection doit se tenir dans un appartement écarté ; elle y est recouverte d'une étoffe de laine, à laquelle est pratiquée une seule ouverture pour laisser passer dehors la tête. Au-dessous de cette couverture, sont allumées un grand nombre de branches vertes d'un bois odorant. La fumée attaque l'épiderme et le détruit, et, les trois mois expirés, la jeune femme sort avec une peau neuve, plus blanche et plus douce que la première.

Cette opération épuise beaucoup les forces, et la mère ainsi que les sœurs d'une femme ainsi enfumée n'ont d'autre occupation que de lui préparer de petites boulettes de mets très succulents, et de les lui fourrer dans la bouche, absolument comme on fait dans quelques provinces pour engraisser les volailles." L'opération de la fumée est l'héroïsme de la coquetterie féminine ; trouverait-on beaucoup de petites-maitresses, en Europe, résignées à rester trois mois sans bouger dans un sac enfumé, pour se donner une peau un peu plus blanche ?

\* \* \* \*

## Histoire des superstitions

Il arrive, dit Bayle, des événements si singuliers en matière de prédictions, qu'ils peuvent éblouir quelques personnes et les empêcher de condamner absolument la science de l'astrologie, toute vaine et absurde qu'elle puisse être. D'ailleurs, bien difficile est le contrôle de maintes affirmations dites historiques qui souvent ont dû être arrangées après coup. L'écrivain philosophe cite plusieurs exemples de ces prétendues prédictions vérifiées par les événements. En voici quelques-uns.

Il avait été, dit-on, annoncé à Henri IV, roi d'Angleterre, qu'il mourrait à Jérusalem, ce dont il doutait fort ; mais il tomba malade à Westminster et mourut dans une chambre appelée Jérusalem.

Comme on avait prédit à Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne, qu'il mourrait à Madrigal, l'une de ses maisons de plaisance, il évitait d'y aller ; mais en passant par Madrigal, ou le petit Madrigal, pauvre village de ses Etats, il se trouva malade tout à coup et mourut dans une misérable chaumière où sa suite le transporta.

Un astrologue avait prédit à l'Ecossais Gauthier, comte d'Altor, oncle du roi Jacques Ier, qu'il serait couronné au milieu d'une grande assemblée. Il se crut appelé au trône, et assassina le roi son neveu ; mais, arrêté et jugé, il reçut à Edimbourg le prix de son crime.

On l'attacha à un pillier et on lui mit sur la tête, en présence du peuple, une couronne rouge au feu portant cette inscription : *Le roi des traîtres*.

Ainsi s'effectua le couronnement public qui lui avait été annoncé ; etc., etc.

LE CHEBONNEUR.

Bébé, conduit au bord de la mer, voit pour la première fois des bateaux à vapeur.

—Oh ! maman, regarde donc : des locomotives qui se baignent !

OUVRAGES POPULAIRES.—*La Petite*, roman par E. Cadol, 5c ; *l'Ami des salons*, 10c ; *le Pater*, par F. Coppée, 10c ; *les Lettres d'un étudiant*, 10c ; *les Farces de Piron*, 10c ; *les Loisirs d'un homme du peuple*, 50c ; *Un disparu*, 10c G. A. et W. Dumont, libraires, 1826 Sainte-Catherine



## LE SECRET D'UNE TOMBE

## PREMIÈRE PARTIE

## LES BONS CŒURS

— Léonie, ma chère enfant, est de ces femmes qui se souviennent et ne pardonnent jamais ce qu'elles croient être pour elles une injure.

— Mon Dieu, mon Dieu ! gémit la jeune femme.

— Maintenant, ma pauvre Valentine, vois ce que je dois penser de la dénonciation dont M. Delteil est l'objet. Cependant, et jusqu'à preuve du contraire, je veux admettre qu'il n'y a pas là une odieuse calomnie, renouvelée de celles dont, autrefois, nous avons fait justice.

Laisse-moi faire, aie confiance en ton père, je saurai bientôt à quoi m'en tenir, et alors nous convierons tous deux de ce que nous devons faire.

— En attendant, ne dis rien à Mme Lebrun, si elle vient te voir, sois dissimulée comme elle ; ne dis rien à ta mère, à qui tu causerais un chagrin car, bonne comme toi, elle ne soupçonne pas ce qu'il y a de fiel et de pensées mauvaises chez cette malheureuse qu'elle a beaucoup aimée, pour laquelle elle a été une véritable mère ; ne dis rien non plus à ton mari ; c'est entre M. Delteil et moi que doit se régler cette affaire.

— Mon père, n'oubliez pas que vous m'avez promis...

M. Villarceau ébaucha un sourire de compassion.

— Sois tranquille, répondit-il, je sais avec quels ménagements je dois parler au mari de ma fille.

Surtout, Valentine, sois calme, fais des efforts pour endormir ta douleur, sèche tes pleurs et casse de nous montrer à tous un visage désolé.

Songe à ton enfant qui ne comprend rien à ce qui se passe et qui souffre, lui aussi, parce que tu l'embrasses moins et qu'il semble que tu n'as plus pour lui la même tendresse.

M. Villarceau et Valentine s'étaient levés.

La fille se jeta au cou de son père.

— Vous voyez, dit-elle, je ne pleure plus.

— Bien, très bien, ma chérie, fit le docteur.

Et il accompagna sa fille jusque dans l'antichambre de son cabinet.

## IV. — EN PROMENADE

Le soir même, quand Mme Villarceau se fut retirée dans sa chambre et Mme Delteil dans la sienne, il y eut entre le beau-père et le gendre un entretien qui dura plus d'une heure.

Nous pouvons supposer que M. Delteil fut sévèrement interrogé sur sa conduite et qu'il s'en suivit une explication très vive, car quand il sortit du cabinet de M. Villarceau, le jeune docteur avait l'air troublé, était très pâle et encore tout tremblant ; il tenait sa tête baissée, enfin une mine fort piteuse.

Cependant, dès le lendemain, Mme Villarceau, qui ignorait l'intervention de son mari, constata, non sans satisfaction, qu'il s'était produit une détente.

Valentine était plus calme, avait les yeux moins battus, moins rouges, et la figure mieux reposée. Elle embrassait Julien davantage et comme avec un redoublement de tendresse ; on vit encore le sourire apparaître sur ses lèvres.

M. Delteil n'avait plus l'air soucieux, morose, des jours précédents ; il n'était plus aussi embarrassé, contraint en présence de sa femme, et Mme Villarceau remarqua que, souvent, il attachait sur Valentine un doux regard de tendresse.

— Donc, se disait Mme Villarceau, le désaccord survenu entre eux n'est pas aussi grand que je le pensais, que je l'ai craint. Cette hostilité singulière de Valentine cessera et bien certainement, peu à peu la paix du ménage se rétablira.

Le soir de ce premier jour d'accalmie, M. Villarceau dit seulement à l'oreille de sa fille :

— Tu as confiance en ton père, c'est bien ; je suis content de toi.

Durant les quatre jours qui suivirent, la situation resta la même.

Valentine tenait toujours son mari à distance et ne se départissait point de sa froideur envers lui.

M. Delteil paraissait moins inquiet, mais il conservait sa tristesse, il ne se plaignait toujours pas de la rigueur de Valentine et il ne faisait rien pour brusquer un rapprochement qu'ils devaient également désirer.

S'ils se comprenaient, ils ne voulaient pas arriver à s'entendre.

Convaincu que sa femme fermerait l'oreille à ses paroles, le jeune docteur exprimait ses pensées par toutes sortes d'attentions et de gracieusetés à l'égard de Valentine, c'était la même sollicitude si tendre, si pleine de dévouements dont il l'avait entourée dans les premiers temps de leur mariage et qui s'était faite plus enveloppante encore après la naissance de leur enfant.

Un soir dans le salon, comme il était assis et elle debout devant lui, il lui prit la main, en cachette de tout le monde, et la porta à ses lèvres. Elle ne dit rien, n'eut point l'air d'avoir senti sur sa main la douce tiédeur du baiser, mais son émotion se traduisit par une vive coloration des joues et un tremblement qui dura quelques instants.

Elle se disait :

— Il m'aime toujours, il ne nous abandonnera pas, son fils et moi !

Sans doute, Valentine avait été profondément blessée, comme épouse et comme mère de l'infidélité de son mari ; il est de ces injures qui révoltent la conscience d'une femme honnête, qui froissent tous les sentiments d'une femme de cœur ; mais elle aimait M. Delteil, si peu digne qu'il fût d'être encore aimé, pensait-elle ; et ce qui l'avait peut-être fait le plus souffrir, c'était la crainte qu'elle avait eue qu'il ne la quittât.

Cette crainte, elle ne l'avait plus, mais la blessure faite à son cœur était encore saignante.

Et ses révoltes intérieures étaient d'autant plus terribles, et elle souffrait d'autant plus de l'indignité de son mari qu'elle l'avait admiré, placé très haut dans son estime et que son amour lui avait élevé un temple dans son cœur.

Elle voyait bien que Philippe sollicitait un rapprochement.

— Il est honteux de sa conduite, pensait-elle, il se repent, il a des remords, il me revient.

Mais, retranchée, s'enveloppant dans sa dignité de femme outragée, elle ne voulait pas se laisser attendrir.

Elle sentait qu'elle pouvait pardonner, sinon oublier ; mais elle voulait que M. Delteil mit le prix au pardon qu'elle était disposée à lui accorder généreusement.

Était-ce à elle, l'offensée, à faire des offres de paix, à provoquer un rapprochement ? Non, certes. Elle n'avait pas à s'humilier, elle. Philippe savait bien pourquoi sa femme lui témoignait tant de froideur et l'éloignait d'elle. Alors pourquoi ne s'avouait-il pas coupable ? Pourquoi, montrant son repentir et jurant de redevenir digne de la mère de son fils, n'implorait-il pas son pardon ?

Voilà ce que Valentine attendait.

Oh ! s'il lui avait dit seulement :

— Valentine, j'ai le regret de mes torts envers toi, je t'en prie, je t'en supplie, au nom de notre enfant, pardonne-moi !

Elle se serait jetée à son cou, en pleurant, et lui aurait répondu :

— Je te pardonne et je tâcherai d'oublier !

Mais Philippe ne disait rien. Valentine rouffrait toujours et la glace ne fondait pas.

La jalousie est une des plus terribles maladies de l'âme.

Le docteur Villarceau, qui avait guéri tant de malades, arraché à la mort tant de vies condamnées, pratiqué tant d'opérations difficiles et savantes, serait-il donc impuissant contre le mal dont sa chère fille était atteinte ?

Non, le bon docteur s'était dit :

— Il faut que Valentine soit à jamais guérie de la jalousie, cette maladie trop souvent incurable, je la guérirai !

Un matin, vers neuf heures, M. Villarceau commanda sa voiture et il dit à sa fille :

— Si tu le veux bien, Valentine, nous ferons ensemble, ce matin, une promenade.

— Mais je te veux bien cher père ; où irons-nous ?

— Nous irons hors de la ville, respirer un peu le bon air des champs et des bois ; cela nous sera agréable et nous fera du bien à tous deux.

— Nous rentrerons avant midi ?

— Je l'espère.

— Si je n'étais pas là avant l'heure du dîner, M. Delteil pourrait s'étonner.

— Tu n'as pas à t'occuper de ton mari pour l'instant. Va te préparer, nous partons dans un quart d'heure.

— Je serai prête.

Dans un temps, c'était une véritable fête pour Valentine de sortir avec son père. Il n'en était plus ainsi, et elle avait accepté cette promenade uniquement pour être agréable à M. Villarceau.

Ils montèrent dans la victoria qui attendait au bas du perron ; le cheval, un superbe alezan pur sang, piaffait d'impatience.

L'attelage eut bientôt franchi les fortifications et s'engagea dans le Bois de Boulogne, qu'il traversa ; puis le cheval pouraivit sa route à travers ces endroits couverts de blanches villas, pays accidenté et charmant, où les Parisiens aiment à faire de longues promenades pendant les beaux jours de l'été.

On est si heureux le dimanche, dès le matin, de s'envoler de cette grande ruche qu'on appelle Paris, de s'éloigner du bruit assourdissant des lous camions et d'aller respirer à pleins poumons un air frais et pur si différent de celui des ateliers et même des rues de la ville.

Quel plaisir, quelle joie de courir au milieu des champs fleuris ou à travers les hautes futaies où se cachent les nids et chantent les oiseaux !

Comme les abeilles, elles s'en vont courant après les fleurs, les gentilles ouvrières de la grande ruche.

Elles n'ont pas de riches toilettes, ni des bijoux de grand prix ; mais comme ils sont frais et coquets leurs costumes de printemps ; et comme elles sont jolies dans leur simplicité ! Elles ont, elles auront toujours cette

légance, cette grâce, cet enjouement, ce rire argentin, ce charme qui trahit partout la Parisienne.

Aujourd'hui, comme à l'époque dont nous parlons, les jeunes filles et les jeunes garçons qui ont besoin du repos du dimanche et des jours de fête, égayent de leur gaieté, de leurs rires, de leurs chansons, les environs de Paris. Mais ils s'éloignent des rives de la Seine, si recherchées autrefois.

Pourquoi ?

C'est que le beau fleuve aux séduisants méandres est infecté, comme le sont ces merveilleux paysages, ces coquets villages qui, naguère encore, enchantaient les rives vertes et fleuries de la Seine.

Oh ! ne parlez pas de cela aux édiles de Paris : ils n'entendent pas ou plutôt se bouchent les oreilles : ils ne veulent pas comprendre que la Seine n'est plus la Seine, qu'ils en ont fait un fleuve traînant des miasmes pestilentiels. Que leur importe cela ? Il leur faut le... tout à l'égout !

Mais revenons à M. Villarceau et à sa fille.

Valentine restait silencieuse à côté de son père. Les arbres, les villas défilaient devant elle sans qu'elle regardât ; les beautés de la nature, qui, autrefois, avaient tant de charme pour elle, la laissaient indifférente et froide.

Le docteur, au contraire, était très gai, il causait avec une exubérance que ne décourageait pas l'attitude rêveuse de la jeune femme.

Evidemment, il cherchait à distraire Valentine, à apporter une diversion à ses pensées.

— Quelle belle journée ! s'écria-t-il tout à coup ; Valentine, ne subit-elle pas, ainsi que moi, l'influence de cet air vivifiant qui nous arrive tout imprégné de senteurs forestières, auxquelles se mêle le parfum de toutes ces fleurs champêtres, qui s'épanouissent sous nos yeux, l'influence de ces magnifiques paysages éclairés, comme ils le sont en ce moment, par ce beau soleil ?

Mon Dieu, continua-t-il, il m'est arrivé comme à toi, comme à tout le monde, d'avoir mes heures de tristesse, de découragement, de désenchantement de la vie. Eh bien ! toujours, la vue des champs couverts de moissons, des coteaux ensoleillés, des grands arbres étendant leurs branches feuillues, suffisait à dissiper ces impressions funestes. Voyons, ma fille, n'éprouves-tu pas quelque chose de semblable à ce que j'éprouvais.

— Cela dépend d'une disposition de notre esprit, mon père.

— Tiens, Valentine, regarde la Seine qui coule majestueusement entre ses rives verdoyantes, ces maisons coquettement étagées sur les hauteurs, ces bois d'un si beau vert... Ce spectacle me réchauffe le cœur, c'est une invitation à l'espérance.

La jeune femme eut un sourire doux et triste.

Elle s'étonnait de l'humeur joyeuse de son père ; elle savait quelle tendresse il avait pour elle et ne comprenait pas qu'il ne partageât point sa tristesse. Pourquoi donc s'abandonnait-il ainsi à la gaieté quand elle avait le cœur brisé, quand il avait, lui aussi, des sujets de mécontentement ?

M. Villarceau paraissait ne pas se préoccuper de voir sa fille si peu disposée à partager son admiration, son enthousiasme pour les grands arbres, les coteaux ensoleillés, les ravissants paysages ; il encourageait de la voix le cheval qui gravissait les côtes d'un pas rapide.

— Mon père, dit Valentine, il me semble que nous sommes loin de Paris.

— Comment ! loin de Paris, mais il n'y a pas une heure que nous sommes sortis de l'hôtel ?

— Soit, mais le cheval a marché très vite.

— Ça, Valentine, c'est vrai.

— Est-ce que nous n'allons pas retourner ?

— Oh ! pas encore.

— Mon père, il me semble que je ne suis jamais venue par ici ?

— C'est très possible, aussi est-ce un plaisir pour moi de te faire connaître un des endroits les plus charmants de Paris.

Le cheval venait de descendre une pente et s'engageait sous une voûte de verdure, dans un chemin étroit et assez mal entretenu.

— Pourquoi donc ne saivons nous plus la route ? demanda la jeune femme.

— Ah ! voilà ; j'ai une visite à faire par ici et je profite de notre promenade.

— Une visite, fit Valentine un peu surprise.

— Oui, et nous la ferons ensemble.

— Des personnes que je connais ?

— Non, mais qu'il te sera agréable de connaître.

Un instant après, le cheval s'arrêta devant une petite maison à laquelle un cadre de verdure donnait un aspect riant et coquet. Elle était bâtie entre cour et jardin et n'avait au-dessus du rez-de-chaussée qu'un étage éclairé sur le devant par trois grandes fenêtres. La cour et le jardin, qui se prolongeaient derrière l'habitation, étaient clos de murs peu élevés.

M. Villarceau mit pied à terre et tendit la main à Valentine pour l'aider à descendre. Ensuite, il sonna à la petite porte pleine par laquelle on pénétrait dans la cour.

Ils n'attendirent pas longtemps : la porte s'ouvrit et ils se trouvèrent en présence d'une jeune femme à la physionomie douce, avenante, fort jolie, quoique un peu pâle et maigre.

— Ah ! s'écria-t-elle le visage rayonnant, vous êtes monsieur le docteur Villarceau !

— Oui, mon enfant, répondit le vieux médecin, je suis le docteur Villarceau et je vous présente ma fille, Mme Delteil.

— Mme Delteil ! s'exclama la jeune femme ; nous vous attendions, monsieur le docteur, mais nous ne pouvions pas avoir la pensée du grand honneur que nous fait Mme Delteil.

Ah ! venez, monsieur le docteur, venez, madame, vous allez voir le cher petit.

— Et aussi M. Charles Duparc, je suppose.

— Oui, monsieur le docteur.

— M. Villarceau et Valentine suivirent la jeune femme, montèrent l'escalier conduisant à l'étage et entrèrent dans une chambre où, près de la fenêtre, assis dans son berceau, un enfant de deux ans jouait avec des soldats de plomb.

— Ah ! ah ! le voilà, ce petit, dit le docteur.

Il s'approcha de l'enfant, lui pinça doucement les joues et reprit avec un bon sourire :

— Il va tout à fait bien, maintenant ?

— Oui, monsieur le docteur, il est sauvé ! Et moi aussi, en même temps que lui, j'ai été sauvée ; car si j'avais perdu mon enfant, je n'avais plus rien à espérer en ce monde.

Malgré son affection pour moi et l'amour que j'ai pour lui, Charles n'aurait jamais pu fléchir la volonté de son père ; c'est parce que vous avez parlé en son nom, monsieur le docteur, que vous avez pu obtenir de M. Duparc le consentement à notre mariage.

La jeune femme versait de douces larmes.

Mme Delteil regardait, écoutait, cherchant à comprendre, se demandant pourquoi son père l'avait amenée dans cette maison.

— Ma chère enfant, reprit M. Villarceau, je dois vous dire que M. Duparc n'a pas été un père aussi terrible que je m'y attendais. Il s'est attendri quand je lui parlai et je lui fis facilement comprendre que vous aviez bien des titres à son indulgence.

Il reconnut que, si vous aviez commis une faute en vous mariant secrètement vous l'aviez amplement expiée par votre dévouement à votre enfant et le courage avec lequel vous avez supporté les jours d'épreuves.

Enfin, ma chère enfant, M. Duparc vous rend justice ; il ne méconnaît point vos qualités, et, à présent, il est convaincu que son fils trouvera le bonheur auprès de vous.

La jeune femme tenait sa tête baissée, comme honteuse.

— Oh ! monsieur le docteur, dit elle, prête à sangloter, et vous avez amené ici Mme Delteil !

— Oui, car vous avez été réhabilitée par la souffrance, votre sollicitude maternelle et cette élévation de sentiment dont vous avez fait preuve.

A ce moment, une porte s'ouvrit et un jeune homme, qui ne paraissait pas avoir plus de vingt quatre ans, entra dans la chambre

Il s'avança vers M. Villarceau et, lui tendant la main :

— M. le docteur, dit-il d'une voix vibrante d'émotion, je ne sais comment vous remercier, je ne trouve pas de paroles pour vous exprimer, comme mon cœur le voudrait, toute la reconnaissance que je vous dois, que nous vous devons, Eugénie et moi. Notre bonheur est votre œuvre, monsieur le docteur.

— Oui, monsieur le docteur, appuya Eugénie : mais nous n'oublierons pas celui qui a sauvé notre enfant ! Notre bonheur, nous le devons à vous et à M. Delteil.

Valentine eut un haut-le-cœur et, saisissant violemment le bras du docteur :

— Mon père, s'écria-t-elle, mais où donc sommes-nous, ici ?

Très calme, la physionomie souriante, M. Villarceau répondit :

— Nous sommes à Ville-d'Avray, ma fille, dans une petite maison au bord du lac dont tu as déjà entendu parler.

Valentine poussa un cri rauque.

— Ah ! ah ! fit-elle haletante.

Elle suffoquait.

Et, jetant autour d'elle un regard rapide, vit l'enfant qui tendait ses petits bras à son père, s'affaissa sur un siège et, voilant son visage de ses mains, elle éclata en sanglots.

Charles et Eugénie, stupéfaits, regardaient M. Villarceau comme pour demander :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Le bon docteur enveloppait sa fille dans un regard où rayonnait toute sa bonté.

## V.—UNE HISTOIRE D'AMOUR

Soudain la porte, par laquelle était entré Charles Duparc, s'ouvrit de nouveau brusquement, et Philippe Delteil se précipita dans la chambre.

Il tomba aux genoux de sa femme en s'écriant :

— Valentine, ma bien-aimée, ma femme adorée !

La jeune femme entoura de ses bras le cou de son mari et, d'une voix entrecoupée, noyée de larmes :

— Oh ! Philippe, dit-elle, pardon, je te demande pardon !

— Je t'aime, je t'adore et je t'embrasse !

Ils restèrent ainsi quelques instants, puis ils se levèrent.

— Mon père, mon bon père, dit Valentine en embrassant le docteur... Et la coupable, c'est moi !

Elle eut un adorable sourire et continua :

— Ainsi, il a fallu M. Villarceau et M. Delteil, deux médecins, pour me guérir de la jalousie...

Le remède a été énergique et, cette fois, je suis guérie, bien guérie !

Elle se tourna vers Eugénie et, avec une grâce charmante, lui tendit la main.

Charles Duparc avait avancé des sièges. On s'assit.

— Madame, dit Eugénie, s'adressant à Valentine, tout à l'heure M. le docteur Villarceau parlait des jours de douloureuses épreuves que j'ai traversés ; mais ces épreuves m'ont été moins dures, moins terribles, grâce à M. Delteil, votre mari, madame, qui m'a aidée à les supporter.

Ami de Charles, quand celui-ci a été forcé de s'éloigner de moi, par

ordre de son père, c'est M. Delteil qui a soutenu mon courage ; j'étais courbée sous l'épreuve, écrasée sous le poids du repentir et tentée de croire que Dieu ne me pardonnerait jamais ; je croyais n'avoir plus rien à espérer de l'avenir. Mais les bonnes et encourageantes paroles de M. Delteil me confortèrent et eurent raison des défaillances de mon âme. Il a éloigné de moi la pensée du suicide, il m'a empêché de mourir de douleur et de désespoir.

A toutes ses exhortations, madame, M. Delteil mêlait votre nom, que je bénissais ; j'étais fière que M. Delteil ne me trouvât pas indigne d'entendre prononcer ce nom de Valentine, si cher à son cœur. Il me disait qu'il y avait en vous toutes les bontés, et en me parlant de son admiration pour la mère de son fils, de ses vertus, il trouvait des accents d'une éloquence passionnée.

Plus tard, mon enfant tomba malade ; une congestion pulmonaire, à cet âge, c'était grave ; le mal devait l'emporter. Mais M. Delteil était là ; malgré l'éloignement, ses malades à soigner à Paris, il venait tous les jours et même deux fois dans la journée. C'est son dévouement qui a sauvé mon cher petit.

—Et le vôtre, madame Davenne, dit le jeune docteur.

Valentine saisit la main de son mari.

—Ah ! mon ami, mon cher Philippe, dit elle avec une expression de bonheur infini, tu es aussi bon, aussi généreux, aussi grand que mon père !

Elle était toute transfigurée, sa voix avait repris le timbre des meilleurs jours, ses joues avaient subitement retrouvé leur fraîcheur, ses yeux rayonnaient. Avec tous, maintenant, elle était à la joie.

Elle prit l'enfant dans ses bras, l'embrassa et, pendant quelques instants, joua avec lui.

—Je te le disais bien, fit le docteur Villarceau, s'adressant à sa fille, il n'est rien de tel qu'une promenade à travers les champs et les bois pour déridier les fronts moroses et chasser la tristesse. Et je n'avais pas tort en ajoutant que le spectacle de la belle nature en fête est une invitation à l'espérance.

Et le bon docteur se mit à rire.

—Maintenant, reprit-il en se levant, il ne faut pas oublier que nous devons être rentrés à Paris pour midi.

Il ajouta avec un petit sourire malicieux à l'adresse de Valentine :

—Si nous arrivons un peu en retard, je crois que M. Delteil n'aura pas à s'en étonner.

—Vous me raillez, mon père, dit Valentine, mais je l'ai mérité.

Charles Duparc et sa femme accompagnèrent Valentine et les deux docteurs jusqu'à la voiture, et ils restèrent à la même place jusqu'au moment où elle disparut derrière les arbres.

L'alezan, reposé, filait sur la route comme un trait, et lorsque la victoria franchit la porte de l'hôtel, Valentine se pencha vers son mari et murmura :

—Déjà !

Mme Villarceau attendait au haut du perron.

Valentine, toute joyeuse, se jeta dans les bras de sa mère en s'écriant :

—Ah ! maman, maman, si tu savais !...

—Je ne sais pas, répondit la mère, mais je comprends. Ma chérie, quels mauvais jours tu nous as fait passer !

—Ne parlons plus de cela, dit M. Villarceau ; c'est le passé et nous avons l'avenir.

Il ajouta gaiement :

—Quant au présent... eh bien, allons nous mettre à table.

\* \*

Dans le salon, en prenant le café, M. Delteil dut raconter à Mme Villarceau et à Valentine l'histoire de M<sup>lle</sup> Eugénie Davenne et de Charles Duparc.

—Mon Dieu ! dit-il, si je vous ai laissé ignorer cela, ainsi qu'à M. Villarceau, c'est qu'il s'agissait d'un secret que je ne croyais pas avoir le droit de révéler. Et puis, si l'on cherche toujours à cacher le mal, souvent aussi on aime à cacher le bien que l'on fait, témoin mon excellent beau-père et maître, dont les nombreux bienfaits ne seront jamais connus. Il peut vous dire que, même en dehors du devoir, du secret professionnel, on ne dit jamais tout, même à sa femme.

—C'est vrai, appuya M. Villarceau.

Voici, après son préambule, ce que le jeune docteur raconta :

—Il y a de cela quatre ans bientôt, un jour que je remplaçais M. Villarceau à son cabinet de consultation de la rue Tronchet, je reçus une jeune fille de seize ans, fort jolie.

—Elle se fit connaître ; elle était de mon pays et un peu ma parente, disait-elle, ce que je reconnus vrai, quand elle m'eut dit qu'elle s'appelait Eugénie Davenne.

—Elle avait reçu une certaine instruction, bien que ses parents fussent peu fortunés ; ceux-ci étaient morts l'année précédente, à quelques mois de distance, et elle venait à Paris dans l'espoir d'y trouver un emploi. Elle me montra un certificat du maire de la commune, puis elle me remit une lettre du curé, reçue quelques jours auparavant, et qui me la recommandait chaudement.

—Elle était à Paris depuis quinze jours, elle était arrivée croyant avoir tout de suite une place qu'on lui avait promise dans un magasin ; mais quand elle s'était présentée, la place avait été donnée à une autre.

—Pourquoi avez-vous tant tardé à venir me trouver ? lui demandai-je.

—Je n'osais pas, me répondit-elle, très émue ; j'ai écrit à M. le curé pour le prier de vouloir bien me recommander à vous.

—Il lui restait encore un peu d'argent, elle me donna l'adresse où elle logeait et je la congédiai.

—Trois jours après, je la plaçais comme employée aux écritures chez M. Duparc, dont j'avais soigné le fils gravement malade. Celui-ci, reconnaissant, m'avait pris en grande amitié, et chaque fois que je le rencontrais, il me serrait les mains en m'appelant son sauveur.

—Ma jeune protégée fut traitée chez M. Duparc comme l'enfant de la maison. On appréciait son zèle, ses qualités, on était content de ses services.

—Mais il arriva une chose que je n'avais pas prévue. Pourtant, j'aurais dû me dire que deux jeunes gens, également beaux, n'ayant pas l'expérience qui garantit de l'entraînement des passions, pourraient difficilement vivre dans un contact journalier sans qu'une mutuelle affection les attirât l'un vers l'autre.

—Ils s'aimèrent,

—Le père ne tarda pas à s'en apercevoir et il chassa son employée

—Mon jeune ami, Charles Duparc, épousa secrètement celle qu'il aimait et l'installa dans la petite maison de Ville-d'Avray et donna à la malheureuse enfant une modeste somme de quinze cents francs, ses économies.

—Il devait prendre ses mesures pour que sa jeune femme, au moins jus qu'à sa majorité, ne manquât de rien. Alors, on verrait, on tâcherait de fléchir M. Duparc.

—Mais celui-ci apprit qu'il n'était point parvenu à rompre des relations qu'il trouvait offensantes pour lui et fort préjudiciables à l'avenir de son fils. Toutefois, pensant que ce n'était chez Charles qu'un entraînement, un caprice de jeunesse, il crut pouvoir le guérir de son amour en l'envoyant à l'étranger. Et, sous le prétexte qu'il avait à se perfectionner dans la langue allemande, Charles dut partir pour Berlin où l'attendait un correspondant de son père.

—Il me vit avant son départ et me recommanda Eugénie, me suppliant de veiller sur elle, de ne pas l'abandonner.

—Je le lui promis, et il s'en alla soulagé d'un poids énorme.

—Je fis une première visite à la pauvre jeune femme et je cherchai, autant que je le pus, à la consoler, à la rassurer sur l'avenir. C'étaient des paroles d'espoir que je lui faisais entendre.

—Sachant la promesse que j'avais faite à Charles et ayant une pleine confiance en moi, qui la plaignais et ne la méprisais pas, elle se trouvait moins seule au monde.

—Je lui fis d'autres visites ; je savais que sa seule joie était de me voir et que ma présence lui faisait beaucoup de bien ; car avec moi seul elle pouvait parler de l'absent.

—Elle mit un enfant au monde.

—Je la soignais et, peu à peu, je la voyais révenir à la santé.

—Mais elle avait complètement épuisé ses ressources et se trouvait dans une de ces situations affreuses qu'explique, si elle ne la justifie pas, l'inconduite de tant de malheureuses aux prises avec la misère. Elle avait pu faillir, mais elle était incapable de toute action avilissante. Elle aurait préféré la mort.

—Je devinais sa détresse et l'obligeai à m'en faire l'aveu. Je lui vins en aide ; mais comme il m'était difficile de lui faire accepter ce que j'étais heureux de lui donner ! Heureusement dans les lettres qu'elle recevait de Charles, il la suppliait de ne se laisser manquer de rien et lui disait de ne pas craindre de me demander l'argent dont elle avait besoin. C'étaient des emprunts qu'il me rembourserait aussitôt qu'il le pourrait.

—L'éloignement n'avait pas guéri le jeune homme de son amour, ainsi que son père l'avait espéré ; au contraire, il devenait chaque jour plus ardent, plus passionné, et Charles ne désespérait pas de pouvoir, un jour, avouer son mariage avec son Eugénie bien-aimée.

—La santé de la jeune mère se rétablissait, elle sentait les forces lui revenir, et elle me disait :

—Vous avez été bien bon pour moi, monsieur Delteil ; vous n'avez pas seulement rappelé la vie dans mon pauvre corps brisé, vous m'avez réconfortée moralement, vous avez adouci l'acuité de mes peines, rassuré mon âme ; vous verrez comme je vais être courageuse, maintenant. Il me semble que depuis la naissance de mon enfant, je ne suis plus du tout la même. Vous m'avez vue désespérée, pensant constamment à la mort ; ah ! je ne veux plus mourir, je veux vivre, il faut que je vive pour mon cher petit. Je travaillerai, je ne reculerai devant aucun travail, aucune fatigue, pour faire face aux nécessités de la vie, nourrir et élever mon bébé.

—La pauvre femme était, en effet, délivrée du désespoir et des ses funestes tentations.

—Ainsi qu'elle me l'avait annoncé, elle chercha du travail et en trouva. Mettant à profit ce qu'elle avait appris dans son pensionnat, elle confectionnait de jolis ouvrages au crochet et au tricot qu'on lui prenait dans un magasin de bonnetterie de la petite ville et dont le débit devint facile. Mais vous savez ce qu'on paie ces ouvrages à la main depuis l'invention des machines, elle gagnait peu, tout en travaillant tout le jour et veillant fort tard ; aussi dut-elle s'imposer de nouvelles et dures privations. Mais qu'importe ! elle était contente, son enfant ne manquait de rien, lui.

—Mes visites à la jeune mère devinrent beaucoup moins fréquentes ; il y avait trois mois que je n'étais pas allé à Ville-d'Avray, lorsqu'un matin comme je sortais de l'hôtel, un homme d'un certain âge, vêtu en campagnard et que je reconnus pour l'avoir vu à Ville-d'Avray, s'approcha de moi et me remit une lettre. Cette lettre était de madame Davenne, d'une mère affolée de désespoir. Son enfant, malade depuis quelques jours, était au plus mal, il allait mourir ; le médecin qu'elle avait appelé auprès de lui l'avait condamné. Elle m'appela à son secours, me suppliait de venir tout de suite.

« Je fis rapidement trois visites que je ne pouvais remettre, je sautai dans une voiture et je courus à Ville-d'Avray.

« Un cri de mère éplorée, folle de douleur m'accueillit et me secoua dans tout mon être. Jamais un accent aussi déchirant n'avait frappé mes oreilles.

—Monsieur Delteil, me dit-elle, si mon enfant meurt, je n'ai plus rien à faire sur la terre, plus besoin de vivre, je mourrai ! Mais vous voilà... oh ! vous le sauverez, oui, vous le sauverez !

« Je vis l'enfant, mais dans quel état, mon Dieu ! Il était mourant, il mourait. Étais-je arrivé à temps ? Je fis immédiatement ce que la science me conseillait et, en même temps, ce que mon cœur m'inspirait. Mais allais-je enrayer, arrêter la progression du mal qui menaçait d'achever son œuvre ? Cependant je me dis :

« —Si dans quarante-huit heures il vit encore, je le rendrai à sa mère !

« Les deux jours se passèrent, l'enfant n'était pas mort. Alors je répondis à la pauvre mère qui, les mains jointes, fondant en larmes, ne cessait de me demander : « Vivra-t-il ! » je répondis : « Je le sauverai ! »

—Le matin, le soir, dès que je pouvais m'échapper de Paris, j'accourais à Ville-d'Avray. Ah ! les premiers jours, c'est la journée entière et aussi la nuit que j'aurais voulu passer près du berceau de mon cher petit malade ! Mais je n'étais pas inquiet, je savais avec quel dévouement il était soigné par sa mère.

« Il allait mieux, il était sauvé ; mais il réclamait encore les plus grands soins et la convalescence fut longue.

—Eh bien, oui, ma chère Valentine, on a pu me voir me promener avec Eugénie Davenne dans le jardin de la petite maison, elle, fatiguée des longues nuits d'insomnie s'appuyant à mon bras, et on a pu la voir souriante, heureuse de la guérison de son enfant.

Tout cela, M. Villarceau le savait ; je le lui ai raconté il y a quelques jours, après qu'il m'eût fait lire cette lettre anonyme que t'a remise une femme inconnue, Valentine, et qui t'a fait versé tant de larmes.

Le lendemain même de notre entretien, M. Villarceau se rendit chez M. Duparc qui, au fond, est un excellent homme ; il lui parla de la mère, de l'enfant surtout, et sut si bien plaider leur cause et celle de Charles que M. Duparc attendri, remué jusqu'au fond du cœur, s'écria :

—Eh bien, monsieur le docteur, je ne m'oppose plus à revoir mes enfants.

Et immédiatement il écrivit à son fils pour le rappeler.

Charles est arrivé à Paris hier soir ; naturellement, il a fortement embrassé et remercié son père, et ce matin de bonne heure il était à Ville-d'Avray pour annoncer à sa femme ce qu'elle savait déjà par une lettre de moi.

Voilà, ma mère, voilà, ma chère Valentine, l'histoire toute simple que vous avez désiré connaître.

—Mon cher enfant, dit Mme Villarceau très émue, vous y avez joué un rôle qui vous fait grand honneur.

Le petit Lucien était assis sur un coussin, auprès de sa mère. Tout en passant les doigts dans les boucles blondes des cheveux de son fils, Valentine appuyait sa tête sur l'épaule de son mari.

—Ah ! Philippe, murmura-t-elle, comme je t'aime, comme je t'aime !

—A ton histoire, mon cher ami, dit tout à coup M. Villarceau, il y a une conclusion. La voici, ajouta-t-il avec son doux et fin sourire :

« Tout est bien qui finit bien. »

## VI.—UNE FEMME

Un jour, Valentine entra dans le cabinet de son père, tenant Lucien par la main.

—Qu'est-ce ? interrogea le docteur.

—Il y a, cher père, que Lucien veut absolument vous embrasser, répondit la jeune femme en riant ; il faut toujours qu'on se plie à ses volontés....

—Oh ! mes volontés !... s'exclama le garçonnet ; eh bien ! oui, grand-papa, j'ai voulu venir t'embrasser, est-ce que c'est mal, cela ?

—Au contraire, mon mignon, c'est très bien. Allons, viens, ajouta M. Villarceau, ouvrant ses bras dans lesquels l'enfant se précipita.

—Est-ce que nous ne vous avons pas dérangés, mon père ? demanda Valentine.

—Mais pas le moins du monde ; seulement, je ne peux pas vous garder longtemps.

—Ah ! vous voyez... vous étiez en train de travailler et....

—Tu te trompes, ma fille, la vérité est que j'attends une personne que tu ne dois pas voir.

—Que je ne dois pas voir ! répéta la jeune femme, appuyant sur les mots.

—Que tu ne dois plus voir, reprit M. Villarceau ; enfin, pour que tu me comprennes bien, j'attends Mme Lebrun, qui j'ai fait prier de venir me trouver.

—Quoi ! vous voulez lui dire....

—Tout ce que je pense d'elle.

—Mais cher père, si elle était innocente

Le docteur eut comme un mouvement d'impatience.

—Veux-tu encore prendre sa défense ? répliqua-t-il avec humeur ; je te dis, je te répète que celle que tu as si longtemps considérée comme ta meilleure amie est une misérable, une coquette dont toute femme honnête doit avec soin éviter le contact. Pauvre Lebrun !

A suivre

## BANQUE VILLE-MARIE

La banque Ville-Marie a également publié son rapport annuel. Encore ici, nous nous trouvons en présence d'un succès.

Comment une banque, dont le capital atteint seulement \$500,000, a-t-elle pu, en des temps difficiles comme ceux que nous venons de traverser, réaliser des profits nets, se montant à \$29 319 91, et déclarer en sus, un dividende de 6% ?

C'est là une question qui, toute ardue qu'elle paraît, trouve facilement réponse pour qui connaît les hommes expérimentés qui ont la direction de cet établissement financier.

Une grande prudence dans l'administration de la banque ; aucune somme risquée dans des spéculations qui ne présenteraient pas de garantie sérieuse de réussite ; une profonde connaissance des choses financières du pays et des contrées avec lesquelles se font les transactions, voilà les bases sur lesquelles opère la banque Ville-Marie, sous la direction de MM. W. Weir, son président, et W. Strachan, son vice-président.

Un si brillant succès est d'un bon augure pour l'avenir, et le rapport dit que M. Weir espère une prochaine reprise des affaires, nous applaudissons à cette parole et en souhaitons la réalisation pour tous en général, et spécialement pour la banque Ville-Marie.

## Banque Ville-Marie

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de cette Banque a eu lieu, mardi le 19 juin, à midi, à son bureau principal en cette ville.

M. Wm Weir, président, occupait le fauteuil, et M. L. DeGuise agissait comme secrétaire.

Parmi les actionnaires présents on remarquait : MM. Wm Weir, Wm Strachan, Robt Cowans, E. Lichtenhein, U. Garand, Godfrey Weir, F. W. Smith, Arthur Dumas et autres.

### RAPPORT DES DIRECTEURS

Le président soumet ensuite le rapport suivant montrant le résultat des opérations de l'année finissant le 31 mai 1894 :

Profits nets, après déduction des intérêts sur dépôts, dépenses d'administration et montant retranché pour dettes mauvaises	\$29,319 91
Balance au crédit de Profits et Pertes, mai 31, 1893	11,557 19
Faisant un total de	\$40,877 10
Approprié comme suit :	
Dividende 3 p.c. 1er décembre 1893	\$14,385 00
Dividende 3 p.c. 1er juin 1894	14,385 00
Déduction sur valeurs foncières	5,000 00
Balance restant au compte de Profits et Pertes	7,107 10
	\$40,877 10

L'état de compte qui vous sera soumis par le comptable en chef vous exposera la position de la Banque pour l'exercice finissant le 31 mai 1894.

Durant l'année, les directeurs ont cru préférable de continuer les affaires à Louiseville, P. Q., vu l'ouverture d'une nouvelle succursale par la Banque d'Hochelega en cette localité ; et croyant à une compétition qui aurait été injurieuse aux deux institutions, des négociations furent entamées entre les deux banques, qui eurent pour suite le transfert de notre branche en cette place à la Banque d'Hochelega.

Depuis, nous avons ouvert à Lachine et à l'Épiphanie deux nouvelles succursales, qui promettent de bons résultats.

Comme d'habitude, les branches ont été inspectées de temps à autre, et les directeurs désirent exprimer leur entière satisfaction de la manière efficace dont les gérants et autres officiers se sont acquittés de leurs devoirs.

Le tout respectueusement soumis.

W. WEIR,  
Président.

Montréal, 19 juin 1894.

### ÉTAT GÉNÉRAL

ACTIF	
Espèces	\$26,245 41
Billets de la Puissance	54,386 00
Dépôt du gouvernement pour garantir la circulation	16,000 00
Billets et chèques sur autres banques	59,693 18
Du par banques en Canada	9,486 96
Du par banques en pays étrangers	26,015 70
Du par banques dans le Royaume-Uni	1,000 28
Prêts à demandes sur actions et debentures	28,798 15
Prêts à des corporations municipales	3,523 00
	\$225,148 6
Billets escomptés courants	\$938,087 43
Billets dus et non spécialement garantis	57,921 02
	\$996,008 85
Propriétés immobilières	\$21,204 06
Édifices des succursales	22,000 00
Hypothèques sur propriétés vendus par la Banque et autres	30,665 80
Ameublement, coffres-forts, etc.	13,295 11
Autres créances comprenant les actions possédées par la Banque	277,011 81
	\$364,176 78
	\$1,585,334 31

### PASSIF

Capital souscrit : \$500,000 ; payé	\$479,500 00
Profits et pertes	7,107 10
Dividende payable au 1er juin 1894	14,335 00
	\$ 500,992 10
Billets en circulation	\$255,520 00
Dépôts du Gouvernement Fédéral, remboursables avec intérêt	4,886 11
Autres dépôts ne portant pas intérêt	152,200 20
Autres dépôts remboursables avec intérêt	669,527 70
Autres dettes, y compris les dividendes non réclamés	2,208 20
	\$1,084,342 21
	\$1,585,334 31

LOUIS DEGUISE,  
Comptable en chef.

Montréal, 31 mai 1894.

Le président propose ensuite l'adoption du rapport.

La proposition de l'adoption du rapport, ayant été appuyée par M. W. Strachan, le vice-président, a été après discussion adoptée unanimement et l'on procéda ensuite à l'élection des directeurs et les scrutateurs déclarèrent les messieurs suivants unanimement élus directeurs pour l'année courante : MM. W. Weir, W. Strachan, Ed. Lichtenhein, A. S. C. Wurtele et Godfrey Weir. Après les votes de remerciements d'usage l'assemblée s'est ajournée.

A une réunion subséquente des directeurs, MM. Wm. Weir et W. Strachan ont été unanimement réélus président et vice-président respectivement.

On croit qu'en Californie que cet Etat n'engranger pas, cette année, plus de la moitié de la récolte de blé qu'il a eue l'an dernier, et à peu près le tiers de la récolte d'orge habituelle.



ANNONCE DE  
John Murphy & Cie

20 P. C.

D'ESCOMPTE

Toutes nos blouses, poignets et collets re-  
passés pour être vendues moins  
20 PAR CENT D'ESCOMPTE

CENTUTES ! CENTURES !

Au-delà de 150 douzaines de ceintures  
en cuir, en soie, en acier, en argent, dorés,  
etc., pour être vendues à des prix excessi-  
vement bas, moins 20 p. c. d'escompte.

NETTES pour DRAPERIES de ROBES  
10 p. c. d'escompte

Un assortiment très considérable de net-  
tes pour draperies de robes, un verge et un  
quart de large, couleur garantie, pour être  
vendu depuis 55c la verge.

— VOYEZ-LES —

BRODERIES POUR ROBES

Toutes nos broderies pour robes sans ex-  
ception pour être vendues moins 25 p. c.  
d'escompte.

John Murphy & Cie

1781 et 1783, rue Notre-Dame,  
coin de la rue St-Pierre

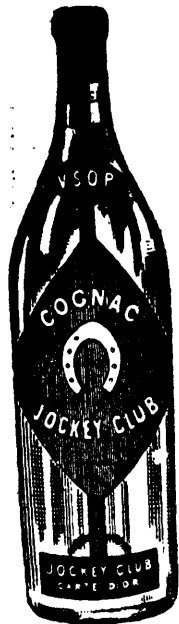
Conditions : au comptant et un seul prix  
TÉLÉPHONE 2193

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE

Le meilleur Cognac importé au Canada.



En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE



MAISON - BLANCHE

65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

IMPORTATEUR

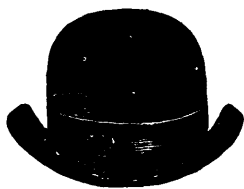
- DE -

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

4380

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,865,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite  
par les

Poudres  
Orientales

les seules  
qui assurent en trois  
mois et sans nuire  
à la santé le  
DEVELOPPEMENT

Formete des Formes de la Poitrine  
CHEZ LA FEMME  
SANTÉ ET BEAUTÉ

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de pre-  
mière classe. Dépôt général pour  
la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine  
MONTREAL TEL Bell 4511

En vente dans toutes les  
bonnes pharmacies.

Le VIN à  
l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR

M. CHEVRIER

Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs  
de l'HUILE de FOIE de MORUE et  
les propriétés thérapeutiques des prépa-  
rations alcooliques. — Il est précieux  
pour les personnes dont l'estomac ne  
peut pas supporter les substances gras-  
ses. Son effet, comme celui de l'HUILE  
de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :  
la SCROFULE, le RACHITISME,  
l'ANÉMIE, la CHLOROSE,  
la BRONCHITE et toutes les  
MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER



CHOCOLAT MENIER

Est maintenant  
en vente par-  
tout dans les

ETATS-UNIS

ET AU

CANADA

Il est servi à table  
pour remplacer

Le thé, le café ou le cocoa

Il est devenu presque universel,  
il nourit et fortifie

SERVI GLACE DURANT LES GRAN-  
DES CHALEURS

IL EST DELICIEUX ET RAFFRAICHISSANT

Demandez à l'Epicier

— LE —

CHOCOLAT  
MENIER

Vente annuelle dé-  
passant 33 millions  
de livres.

S'il ne l'a pas  
en vente, envoyer  
le nom et votre  
adresse à Menier,  
Succursale cana-  
dienne, 12 et 14,  
rue Saint-Jean,  
Montréal.

PATENTS  
TRADE MARKS  
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a  
prompt answer and an honest opinion, write to  
MUNN & CO., who have had nearly fifty years'  
experience in the patent business. Communica-  
tions strictly confidential. A Handbook of in-  
formation concerning Patents and how to ob-  
tain them sent free. Also a catalogue of mechan-  
ical and scientific books sent free.  
Patents taken through Munn & Co. receive  
special notice in the Scientific American, and  
thus are brought widely before the public with-  
out cost to the inventor. This splendid paper,  
issued weekly, elegantly illustrated, has by far the  
largest circulation of any scientific work in the  
world. \$3 a year. Sample copies sent free.  
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single  
copies, 25 cents. Every number contains beau-  
tiful plates, in colors, and photographs of new  
houses, with plans, enabling builders to show the  
latest designs and secure contracts. Address  
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes  
de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour  
un meilleur emplâtre. Des milliers de per-  
sonnes souffrantes ont immédiatement re-  
cours aux EMBLÂTRES SOUVERAINS DES  
MONTAGNES VERTES DE GEO. TUCKER pour  
le soulagement immédiat des douleurs Rhu-  
matismales, Rogçons, Matrice, Poitrine,  
Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez  
GEO. TUCKER  
LE GUÉRISSEUR SAUVAGE  
1875, STE-CATHERINE, Montréal. - Prix 25c

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux  
français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent  
LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont  
lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis?  
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire  
entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante?  
Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi  
lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un art cle perdu  
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque?  
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation  
de tous les journaux français  
du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine fi-  
nissant le 3 Juin 1894.

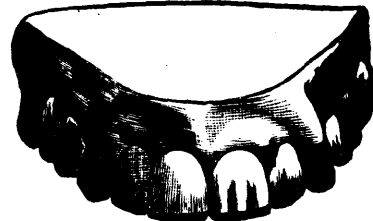
34,842

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques  
MONTREAL

LA PRESSE sera adressée à la campagne  
pendant la saison d'été à raison de 25c par  
mois.

Nouveaux procédés américains pour pleu-  
rage de dents, en porcelaine et en verre,  
plus résistant que le ciment, imitant par  
faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger  
Nouveau procédé pour plomber et extraire  
les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.  
No 7, Rue Saint-Laurent, Montréal